



SEPTEMBRE 1978

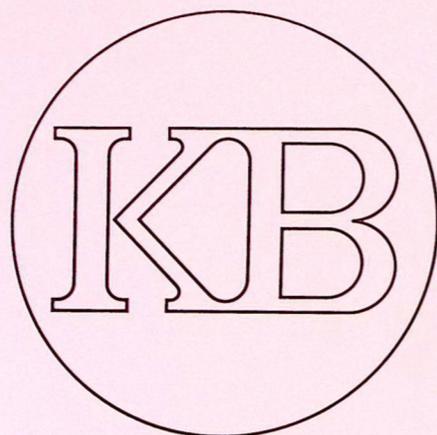
BIMESTRIEL N° 4

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

68



KREDIETBANK

Nous prenons le temps de vous connaître

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : Robert Louis, s.p.r.l.

Photogravure : Quarto et Wespim S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1978 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-5616

SOMMAIRE 4 - 1978

Pierre-Paul Rubens : les portraits des Archiducs Albert et Isabelle, par A.-C. Hosten	2
Souvenirs d'enfance vécue en paradis brabançon, par Louis Robyns de Schneidauer	12
La Promenade des Monts, à Braine-le-Château, par Albert Lacroix	19
En flânant dans les rues de Jodoigne (3), par Emile Barette	24
Presbytères en Brabant (2), par Yvonne du Jacquier	29
Brabant, par Andrée Flesch	34
Ignace et Paul Vitzthumb, par Marcel Vanhamme	36
Gastronomie en Brabant, par Jean Demullander	42
Folklore vivant en Brabant Wallon	44
Bienvenue en Limbourg	46
La vie de nos syndicats d'initiative	47
La gestion financière de Bruxelles à ses débuts	48
A Basse-Wavre : le culte marial à travers les siècles	49
Il est bon de savoir que...	50
Le Festival Musical du Brabant Wallon 1978	54
Nos suggestions	55
Les manifestations culturelles et populaires	56

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Portraits des Archiducs Albert et Isabelle : National Gallery (Londres), t'Felt, Paul Boudry, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, Musée du Prado (Madrid) ; Souvenirs d'enfance vécue en paradis brabançon : documents aimablement prêtés par l'auteur, Georges de Sutter et Henri Moriau ; Promenade des Monts : Georges de Sutter, Hubert Depoortere, M. Hombroeck et Willy Caussin ; En flânant dans les rues de Jodoigne : Willy Caussin ; Presbytères en Brabant : Guy Cobbaert et Willy Caussin ; Brabant : Willy Caussin ; Ignace et Paul Vitzthumb : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et Bibliothèque Royale (Bruxelles) ; Gastronomie en Brabant : dessins originaux de Tziboulsky ; Folklore vivant en Brabant Wallon : Gilbert Menne ; La vie de nos syndicats : Georges de Sutter et Willy Caussin ; Gestion financière de Bruxelles : Archives de la ville de Bruxelles ; Nos suggestions : Georges de Sutter et Willy Caussin.

Au recto de notre couverture : Erigée en pleine campagne à la limite de Bousval et de Baisy-Thy, la Chapelle du Tri-au-Chêne est un ravissant oratoire, coiffé d'un gracieux clocheton. Elle fut bâtie en 1608, à l'initiative du capitaine Thierry Lejeune, seigneur de la Baillerie. Le chêne vénérable qui la garde depuis de nombreuses décennies est à l'origine du nom actuel de la chapelle (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : A l'ombre d'un marronnier géant et d'une élégante fontaine, en pierre bleue, datant de 1861, se profile la silhouette massive de l'église Saint-Martin à Tourinnes-la-Grosse. Œuvre exceptionnelle par son volume, elle est l'un des plus anciens sanctuaires à piliers du pays. Ses origines sont pré-romanes et pourraient remonter à l'époque carolingienne. Le visiteur ne manquera pas d'admirer, à l'intérieur, les lourds piliers carrés, la jolie chaire de vérité aux décors baroques (1682), œuvre de J.-B. Delsarte, de Wavre, ainsi que l'imposante chasse de saint Corneille, en laiton et céramique, due au talentueux céramiste brabançon, Max van der Linden (Photo : Maurice Bots).



Les
Portraits
des
Archiducs
Albert et
Isabelle
par
Pierre-Paul
Rubens

par A.-C. HOSTEN

LES archiducs Albert et Isabelle présents, tout naturellement, dans les écrits se rapportant à Pierre-Paul Rubens, étaient cependant absents aux cimaises des expositions organisées à l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance du grand Maître flamand, célébré avec faste en 1977. Leurs effigies, qui doivent leur origine aux portraits peints d'après nature par Rubens, peintre de la Cour, sont cependant répandues en grand nombre dans

le pays et à l'étranger où on les retrouve dans les collections privées, les édifices publics, églises et couvents, plus encore que dans les musées. Ces œuvres sont évidemment de qualité très inégale et ne sont pas toutes d'époque.

Les historiens d'art ont le souci de préciser la place qu'elles tiennent les unes par rapport aux autres, de fixer la date de leur exécution, d'évaluer leurs qualités respectives, de juger les-

quelles sont les plus proches du Maître et lesquelles sont dues à une collaboration plus ou moins qualifiée. Nous croyons pouvoir apporter une modeste contribution à cette étude en nous basant sur les notes laissées par le peintre Paul Boudry.

Le peintre Paul M.J. Boudry, auteur d'œuvres très appréciées, naquit à Anvers en 1913 et y mourut en 1976. Très attaché aux grandes traditions de l'École Flamande du XVII^e siècle, il

En page de gauche - Figure 1 : Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Archiduc Albert (Londres, National Gallery). Il est probable que cette œuvre soit de la main du maître (1609).

Figure 2 ci-contre : Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Infante Isabelle (Londres, National Gallery). Ce portrait lui aussi a vraisemblablement été peint par Rubens (1609).



étudia sans relâche les œuvres de ses plus grands maîtres, parvenues jusqu'à nous dans toute leur richesse et dans toute leur fraîcheur. Lorsqu'il entra lui-même en possession de deux toiles importantes de l'atelier de Pierre-Paul Rubens, c'est-à-dire les portraits des archiducs Albert et Isabelle, Paul Boudry fut amené à étudier plus particulièrement non seulement ceux-ci, mais également les autres portraits de nos souverains peints par

Rubens, ou sous ses ordres en son atelier.

C'est au cours des recherches faites à cette occasion que Paul Boudry constata le peu de cohérence des avis émis au sujet des deux portraits des Archiducs conservés au Musée du Prado à Madrid et les erreurs contenues encore dans les écrits les plus récents traitant de ces œuvres importantes.

Dans la période allant de 1609 — date de sa nomination comme peintre de la

Cour — à 1621 — date de la mort de l'archiduc Albert — Rubens a exécuté d'après nature les portraits, se faisant pendant, des archiducs : une première fois en 1609, et une seconde fois en 1616.

Ces portraits officiels nous sont connus par plusieurs répliques et par des copies de qualité très différente. Les portraits de la version de 1609 (Fig. 1 et 2), provenant de la collection Richard Jackson de Camberwell, appar-



Figure 3 : J. Müller : l'Archiduc Albert, gravure de 1615, s'inspirant très fort du portrait peint, d'après nature par Rubens en 1609.

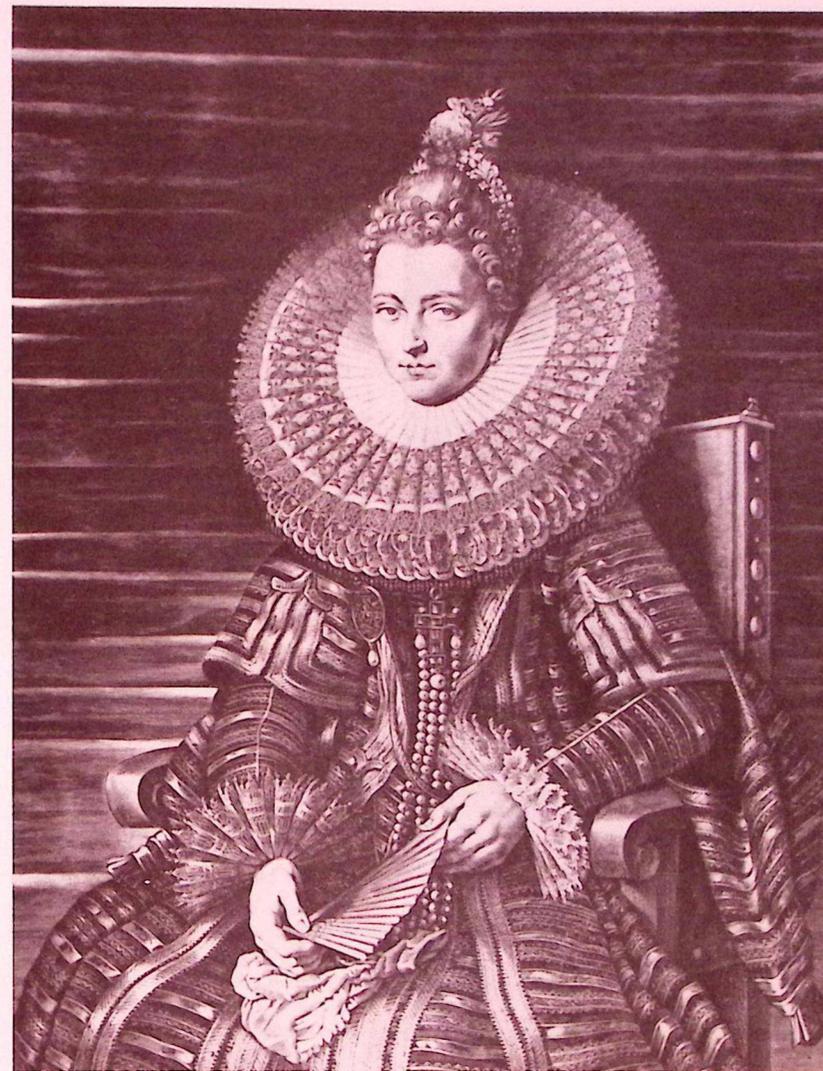


Figure 4 : J. Müller : l'Infante Isabelle, gravure de 1615, qui elle également suit de très près le modèle de 1609.

tiennent à la National Gallery de Londres. Ils se trouveraient en ce moment en la résidence du premier ministre, 10, Downingstreet, et ne sont donc pas accessibles au public. Réduits à devoir en juger d'après les photographies, on est fort tenté d'être d'accord avec Max Rooses qui les considérait comme pouvant, plus que les autres exemplaires connus du même type, prétendre à l'authenticité. Plusieurs auteurs sont plus réticents à cet égard.

De toute façon, la gravure de J. Müller

de 1615, les suit au plus près (Fig. 3 et 4). L'aspect est plus dur et le visage est moins personnel, ce qui est largement dû à la technique employée.

La date de la seconde exécution d'après nature, par Rubens, de portraits officiels des archiducs a pu être établie avec précision grâce à une lettre de Jan Breughel : le 9 décembre 1616, Jan Breughel écrit au Cardinal Frédéric Borromée : « Mon secrétaire Rubens est parti pour Bruxelles afin d'achever les portraits de son Altesse Sérénis-

sime » (Max Rooses — « Œuvre » Tome IV n° 874). Et dès 1617, pour son tableau intitulé « La Vue » conservé au Prado, J. Breughel s'inspire déjà des nouveaux portraits. Toutefois, sans doute pour les besoins de la composition, il représente, ensemble sur une même toile, les archiducs au milieu d'une importante collection de tableaux et d'œuvres d'art leur appartenant. Les nouveaux portraits représentent les archiducs en vêtements noirs, entièrement soutachés, avec une fraise en

dentelle moins importante que sur les exemplaires de 1609, l'ensemble étant d'une présentation beaucoup plus sobre que pour ces derniers.

Le plus bel exemplaire connu de ce type est le portrait de l'archiduchesse Isabelle ayant appartenu au Duc de Marlborough, Blenheim Palace, et se trouvant à présent dans la collection de W. Chrysler Jr, Norfolk, Virginia. Cette œuvre que nous ne connaissons que par la photographie paraît digne de l'attribution à Rubens — et non à un

de ses collaborateurs — que lui accordent d'éminents historiens. Ce serait donc l'œuvre originale, d'où sont dérivées les répliques d'atelier. L'exécution en est plus ample et plus riche que pour d'autres exemplaires d'époque conservés jusqu'à ce jour.

Parmi ces derniers, on peut considérer comme excellentes œuvres d'atelier, les exemplaires appartenant au Prince de Merode, souvent nommés par les historiens, d'une part, et au peintre Paul M.J. Boudry, déjà cité, d'autre part

(Fig. 5 et 6).

Très proches par la qualité, ces deux paires de portraits pourraient être de la même main, celle de Corneille de Vos, collaborateur fort apprécié de Rubens, peut-être et même assez probablement.

Les portraits conservés au château de Merode à Westerlo, placés très haut et à un endroit peu accessible, sont hélas d'une observation difficile. On ne peut aussi que deviner leurs qualités et la fraîcheur de leurs coloris présents



Figure 5 : Corneille de Vos (?) : l'Archiduc Albert (Collection Paul Boudry) d'après le portrait original peint par Rubens en 1616. Cette toile aurait été retouchée par le Maître lui-même.

sans doute sous l'épaisse couche de vernis anciens, fort assombris, qui les recouvre.

Par contre, les exemplaires (Fig. 5 et 6), acquis par le peintre Boudry, furent restaurés par lui en 1966. Deux couches anciennes de peinture opaque et foncée

couvraient le fond. Celles-ci enlevées, les figures habillées de noir sont réapparues se détachant sur le fond original d'un beau vert transparent. Il doit s'agir ici d'un vert employé au XVIe et au XVIIe siècles en glacis.

Surtout visible dans le portrait d'Albert,

la manière un peu compassée de traiter les costumes et les accessoires révèle le travail d'un collaborateur. Mais les visages et les mains, surtout en ce qui concerne Isabelle, n'évoquent-ils pas la manière du Maître telle que nous la font connaître ses œuvres de la même époque ?

Dans « Antwerpse Konstkamers » de J. Denucé, p. 255, nous trouvons l'inventaire de la collection de Jean-Baptiste Borrekens, et notons : « Twee Contrefeytsels van Hunne Hoocheden Albertus ende Isabella, geretoucheerd van Rubens. » Donc : « deux portraits de leurs Altesses Albert et Isabelle, retouchés par Rubens. » Rien ne prouve, évidemment, qu'il s'agisse des portraits dont nous venons de parler (Fig. 5 et 6) mais il est vrai que la description leur est applicable.

Les deux paires de portraits originaux de 1609 et de 1616 ont servi de documentation à plusieurs artistes chargés de fixer en d'intéressantes compositions certains moments de la vie des archiducs. Nous retrouvons ceux-ci entourés de plusieurs personnalités dans le « Cabinet d'amateur de Cornelis van der Geest ». Le peintre Willem van Haecht (Anvers 1593-1637) se base sur les portraits de 1609 (Fig. 1 et 2), mais la figure d'Isabelle est inversée, et, au lieu d'un éventail, ses mains retiennent un petit tableau. Quant à Albert, on le retrouve assis, le chapeau emplumé posé sur la tête au lieu d'être placé sur une table.

Un tableau de Jan Breughel (1568-1625) conservé à la Maison de Rubens montre les archiducs se promenant dans le parc du Coudenberg à Bruxelles, tandis qu'on peut les voir à la chasse dans leur domaine de Mariemont sur une toile du même peintre, conservée au Prado à Madrid (N° 1434).

Des copies dérivant des prototypes de 1609, et à peu près de la même dimension, se trouvent entre autres près des tombeaux des archiducs en la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, et dans la chapelle des Sœurs Carmélites (Rosier, Anvers); ces derniers proviennent d'un legs du Baron I.H.J. de Peuthy (1856).

Beaucoup plus importants que ces derniers par la qualité de leur exécution, les portraits qu'on peut admirer au

Musée des Beaux-Arts à Bruxelles, s'inspirent des prototypes de 1616. Ils furent peints à l'occasion de la joyeuse entrée du Cardinal Infant Ferdinand à Anvers. Largement brossés, ils sont empreints de majesté. Un effet décoratif fut recherché car, destinés à orner l'arc de triomphe de Philippe, élevé place de Meir à l'entrée de la rue des Tanneurs, ils devaient être vus à distance dans ce décor un peu écrasant. L'exécution fut confiée à Corneille de Vos, mais sur les indications de Rubens qui assumait la direction générale des travaux de décoration de la ville.

Après le départ du Cardinal Infant, il fut décidé de lui offrir les meilleurs tableaux ayant orné les arcs de triomphe. Ces tableaux furent retouchés par Rubens et par ses collaborateurs avant de lui être envoyés.

Les portraits du musée de Bruxelles sont-ils ceux-là mêmes qui furent exposés aux intempéries en ce mois d'avril 1635?... Burchard l'affirme : « The portraits in the Brussels Museum are beyond question those that adorned the Arch of Philip » (« Corpus Rubenianum Ludwig Burchard XVI — The decorations for The pompa introitus Ferdinandi », p. 95). Ils sont, selon lui, de la main de Corneille de Vos, mais abondamment retouchés par Rubens, « a task undertaken perhaps, out of his regard for the Archdukes, and for the Infanta in particular ».

Max Rooses les considère comme étant entièrement de la main de Rubens (« Œuvre » N° 778 et N° 779) qui les aurait repeints au lieu de « récupérer » les tableaux ayant réellement fait partie de l'arc de triomphe de Philippe. L. Burchard n'est pas d'accord avec cette affirmation et s'en explique en p. 224 du Corpus Rubenianum XVI.

Nous en arrivons ainsi aux importants portraits cités au début de cet exposé et dont l'intérêt réside entre autres dans le fait que les archiducs sont ici représentés devant le château de Teruren, pour Albert, et devant le château de Mariemont, pour Isabelle. (Fig. 7 et 8).

Ayant appartenu depuis le début aux rois d'Espagne, très connus des historiens, présents dans leurs écrits, repris à partir de 1636 dans plusieurs inventaires, l'itinéraire de ces tableaux est



Figure 6 : Corneille de Vos (?) : l'Infante Isabelle (Collection Paul Boudry) d'après le portrait officiel peint par Rubens en 1616. Le maître anversois aurait également mis la touche finale à cette œuvre.

connu depuis leur passage dans différentes demeures royales d'Espagne jusqu'à leur installation au Musée du Prado. Il a été loisible aux visiteurs des Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles de les admirer à l'occasion de l'exposition des « Maîtres Flamands

du XVIIe siècle » provenant du Prado et de collections privées espagnoles, qui y fut organisée en 1975.

Mais de quel prototype les portraits du Prado dérivent-ils ? En comparant le portrait d'Albert du type de 1616 (Fig. 5) à celui du Prado (Fig. 7), il est



Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Archiduc Albert (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique). Ce tableau s'inspire lui aussi du portrait peint par le Maître en 1616.

aisé de constater, pour ce dernier, que le visage — avec la lumière venant de droite — les cheveux, le costume noir, le col et les manchettes de dentelle sont conformes au modèle de 1616. La seule différence réside dans la position assise qui n'appartient ni au portrait de 1616, ni à celui de 1609.

La situation est différente pour le portrait d'Isabelle, inspiré à la fois des portraits de 1616 et de ceux de 1609. De 1609, par exemple, sont la position assise et les mains tenant un éventail à demi-ouvert. La main, à gauche, est toutefois plus grande que sur le modèle, beaucoup trop grande en réalité.

Mais tout le reste dérive du modèle de 1616 : le diadème, la coiffure, la robe noire soutachée, la fraise et les manchettes de dentelle, le collier de six rangées de perles, la croix, le médaillon.

Il faut remarquer que le paysage avec le château de Mariemont se trouvant à gauche, la lumière tombant sur la figure entière devait venir de la gauche, ce qui a été observé pour le visage mais non pour le corsage qui a été copié avec la lumière venant de droite comme sur le modèle de 1616. Le visage est moins vivant que sur les portraits modèles mais se rapproche plus de celui de 1609.

Malgré ses indéniables qualités, le portrait montre des faiblesses, autres que celles déjà signalées. On peut considérer comme simple négligence l'absence des perles qui doivent relier les deux rangs inférieurs au reste du collier, à hauteur du médaillon ovale (Fig. 9,a). Plus gênante est la perspective fautive de la manchette de dentelle au poignet de droite. Un dessin correct rendrait l'impression que chaque « tuyau » se dirige vers le milieu, vers le bras, mais, ici, plusieurs de ces plis cylindriques sont vus de face (Fig. 9,b); on ne les voit donc pas « fuir » en faisant le tour du poignet.

Quant au grand col tuyauté, une fois terminé — avec cependant quelle patience et quel métier — il fut constaté qu'il y avait lieu d'en réduire l'ampleur, à gauche. La retouche (Fig. 9,c) est nettement visible sur la reproduction en couleurs du catalogue de l'exposition de 1975 des Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles. Très assombrie, elle se détache sur la draperie rouge et laisse apparaître les motifs de la dentelle qu'elle recouvre. La ligne extérieure du col a seule été corrigée, mais non le dessin de la dentelle qui se trouve donc « rognée » à cet endroit, tout au long des neuf derniers tuyaux.

Un autre « repentir », moins important est à remarquer à droite près du col dont il tente de corriger la forme qui à cet endroit se rapproche du « tore » ou « boudin », plutôt que du bord droit qu'il devrait être (Fig. 9,d).

Les fautes signalées dans les lignes précédentes permettent d'affirmer que



Ci-dessous : Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Infante Isabelle (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique). Cette œuvre aurait également été exécutée par le maître d'après le modèle de 1616.

l'artiste ayant procédé à l'exécution des portraits du Prado était moins qualifié que les collaborateurs chargés de peindre les répliques représentées en fig. 1, 2, 5 et 6 où ces fautes ne se retrouvent pas.

Les portraits du Prado, inscrits dans l'inventaire de la collection du roi d'Espagne Philippe IV, rédigé en 1636, ont donc été peints du vivant de Rubens et sous ses directives, mais, fort probablement à cette époque où les commandes furent si importantes et le temps si mesuré que le maître laissa une certaine autonomie aux nom-

breux collaborateurs qui l'entouraient pour la circonstance.

Max Roose (Leven en Werken, p. 559) signale une lettre adressée à Peiresc, en 1634, dans laquelle Rubens écrit qu'il est tellement surchargé de travail qu'il n'a « plus le temps de vivre ni d'écrire ». Les toiles commandées par le roi d'Espagne ont à peine le temps de sécher avant d'être enroulées pour lui être expédiées.

Les observations faites au sujet des portraits du Prado permettent de rectifier l'opinion exprimée par Leo Van Puyvelde dans son livre « Rubens »,

Figure 9 : le dessin ci-dessous met l'accent sur quelques défauts, maladresses et retouches visibles sur le portrait de l'Infante Isabelle, conservé au Musée du Prado à Madrid (voir figure 8).

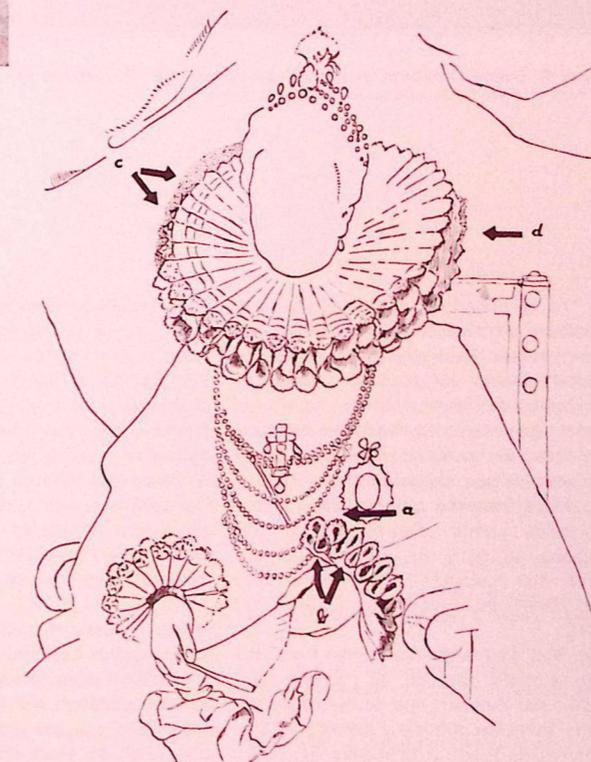




Figure 7 : Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Archiduc Albert (Madrid, Musée du Prado). Cette toile s'inspire du modèle peint par l'artiste en 1609. Dans le fond et à droite du tableau, le château de Tervuren.

p. 110, où nous lisons : « Deux portraits d'Albert et d'Isabelle furent payés et envoyés en Espagne au marquis de Siete-Yglesias, en 1615 : ce sont ces portraits du Prado, où les archiducs sont représentés devant les châteaux de Tervuren et de Mariemont. » Or, il ne pouvait pas s'agir de ces portraits-là. Etant inspirés principalement des portraits peints d'après nature par Rubens en 1616, ils ne peuvent pas avoir été exécutés avant cette date ni... avoir été envoyés en Espagne en 1615.

Leo Van Puyvelde appuie son opinion sur le texte daté du 13 octobre 1615 publié par Pinchart que nous retrouvons dans le catalogue de l'exposition des œuvres du Prado à Bruxelles en 1975 :

A Pietro Paulo Rubens, pintor, 300 florines, por dos retratos que a hecho, uno de la infanta, mi señora, y otro mio, los cuales mande enviar a España al marques de Siete-Iglesia, y ahí 300 florines por una pintura de Nuestra Señora con el Niño Jesus; (Pinchart, Archives des Arts, II, p. 172).

Ce n'est pas simple omission s'il n'est pas fait mention des châteaux de Tervuren et de Mariemont. Il a dû s'agir de répliques inspirées des prototypes de 1609.

D'autre part, et cela peut paraître étrange, les auteurs que nous avons consultés considèrent les portraits comme dérivant des modèles de 1609 reproduits par les gravures de Müller (Fig. 3 et 4), mais ils ne font aucune

allusion aux emprunts, beaucoup plus importants, faits aux modèles de 1616. Ainsi, au sujet du portrait d'Isabelle du Prado, Max Rooses (Œuvre N° 968) parle de « concordance presque parfaite avec le portrait gravé par Müller ». Nous avons vu que la concordance est loin d'être parfaite. Il ajoute que les portraits furent peints en 1635 — donc après le décès des archiducs — en quoi il doit avoir raison, mais ceci est en contradiction avec ce qu'il écrit dans « Leven en Werken van Rubens », p. 203 et 204, c'est-à-dire que les tableaux restèrent en possession des archiducs jusqu'à la fin de leur vie... Marcel De Maeyer, dans son très intéressant livre « Albrecht in Isabella en de Schilderkunst » considère les por-

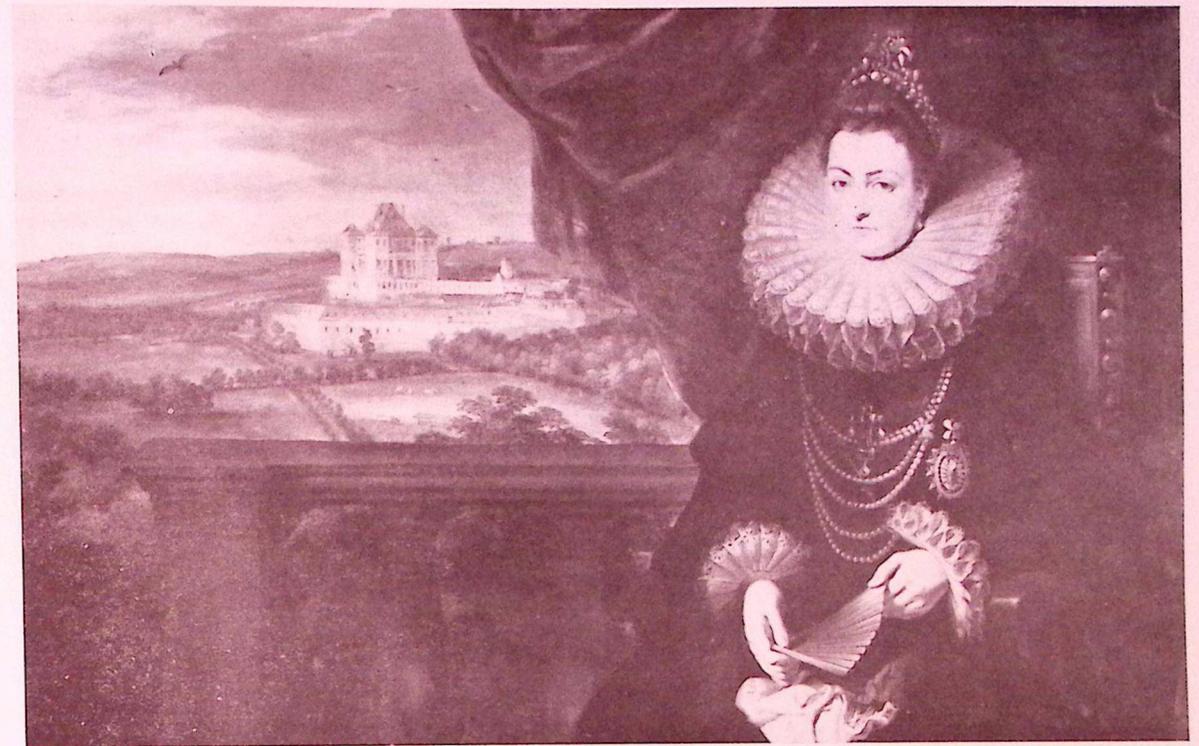


Fig. 8 : Pierre-Paul Rubens (attribué à) : l'Infante Isabelle (Madrid, Musée du Prado). Cette toile comporte des emprunts aux modèles de 1609 et de 1616. Dans le fond du tableau, le château de Mariemont.

traits du Prado comme des répliques d'atelier dérivées du prototype de 1609 (ze vormen een variante van het voorstellingstype van 1609). Lui non plus ne souligne pas l'important apport des modèles de 1616.

Dans le catalogue de l'exposition des « Maîtres Flamands du Prado », Bruxelles 1975, les portraits des archiducs sont attribués à Rubens, mais en tant que réplique d'après l'original connu par les gravures de Müller de 1615 (Fig. 3 et 4). Nulle allusion aux modèles de 1616. Sans réellement prendre position à leur sujet, le catalogue publie des opinions souvent contradictoires provenant de sources diverses.

Un troisième portrait d'après nature de l'Archiduchesse la représente en pied,

revêtue de l'habit de Clarisse qu'elle adopta définitivement après le décès, survenu en 1621, de l'archiduc Albert. Isabelle en avait fait la demande en 1625. En revenant de Breda, le 10 juillet de cette année, elle s'arrêta à Anvers et se rendit chez Rubens qui en fit peut-être à ce moment l'esquisse. De ce portrait aussi il existe plusieurs copies et il a été comme les précédents reproduit par la gravure.

Un tableau exposé à la Maison du Roi, Grand-Place à Bruxelles, représente « l'Infante Isabelle dans les jardins de l'ancienne Cour à Bruxelles ». Elle y porte précisément l'habit de Clarisse, de même que sur ce tableau de N. van der Horst (1598-1646) dans le même musée, où elle participe à la Procession

de Notre-Dame de Laeken.

La grande diffusion donnée à l'image d'Albert et d'Isabelle témoigne de la sympathie dont, grâce à leurs hautes qualités, ces Princes furent l'objet. Leurs portraits rappellent à notre souvenir les liens précieux d'affection et d'estime qui existaient entre nos Souverains et le grand Maître anversois.

Ouvrages consultés :

- Max Rooses : « Œuvre » et « Leven en Werken van Rubens. »
- J. Denucé : « De Antwerpse Konstkamers. »
- Jan-Albert Goris and Julius S. Held : « Rubens in America. »
- Leo Van Puyvelde : « Rubens. »
- Edith Greindl : « Corneille de Vos. »
- Marcel De Maeyer : « Albrecht in Isabella en de Schilderkunst. »
- Ludwig Burchard : « Corpus Rubenianum XVI. »
- H. Vlieghe : « Gaspar de Crayer, sa vie et ses œuvres. »

SOUVENIRS D'ENFANCE VECUE EN PARADIS BRABANÇON

NIEUWERMOLLEN A CAPELLE-SAINT-ULRIC

par Louis ROBYNS de SCHNEIDAUER



SITUE trop à l'écart des grandes routes fréquentées de la région pour avoir été connu de nos peintres réputés, s'élevant trop en retrait des anciennes chaussées bruyantes que pour avoir été reproduit dans ces grands ouvrages classiques in-folio, où sont figurées, en gravure, les principales vues des anciens manoirs brabançons, le château de *Nieuwermolen*, à Capelle-Saint-Ulric, témoin de tout un passé seigneurial brillant, s'inscrit dans la série des castels d'autrefois, — ces *ridderlijke hoven* de jadis, — qui, se succédant parmi les campagnes vertes et blondes de ce morceau de terroir de notre antique Brabant, y portent les noms, combien populaires, de châteaux de : *Haeren, Wemmel, Bigard, Cruquem-bourg, Ganshoren, ... , Nieuwermolen...* Façades paisibles de ces *maisons des champs*, d'une distinction sans recherche, d'une simplicité de lignes si bien en concordance avec l'environnement local, demeures nobles construites à l'échelle humaine, et pourtant non dépourvues d'une réelle grandeur. La vie de tous les jours, sous toutes les saisons, devait s'y dérouler paisible, — sauf aux périodes de guerre, — à ces époques révolues où les châtelains étaient encore des seigneurs, où le château constituait le pivot de la seigneurie, comme l'église paroissiale se trouvait être, en ces temps de foi, la plaque tournante des âmes.

Distant seulement de quelque onze kilomètres de Bruxelles, *Nieuwermolen* s'élève dans une région sablonneuse, limoneuse et caillouteuse où serpente le *Nieuwe-Molenbeek*. A ma connaissance, la littérature relative à ce très bel édifice campagnard, se résumait, jusqu'il n'y a pas si longtemps, à peu près aux lignes suivantes, publiées par Alphonse Wauters dans sa magistrale *Histoire des Environs de Bruxelles* :

« Une autre habitation féodale *Nieuwermolen*, le nouveau moulin, pittoresquement jetée dans un vallon dominé par les hauteurs boisées d'Assche. Les environs forment une promenade solitaire et pleine de charme; les bâtiments datent en majeure partie des années 1596 et 1606, comme l'indiquent les millésimes inscrits sur la façade; celle-ci présente plusieurs pignons à angles



En page de gauche : la Belle Epoque. Photographie prise dans le parc de *Nieuwermolen*, en 1904. Groupe en toilette du temps. Les chapeaux en vogue étaient majoritaires.

Ci-dessus : le moulin de *Nieuwermolen* vers 1900. Ce moulin, qui existait déjà en 1450, a donné son nom au château.

Ci-dessous : le break des barons de Viron en visite à *Nieuwermolen* dont on distingue une des façades (27 août 1892).



entrants et sortants, et une tour carrée, surmontée d'un petit toit qui profile en talon, et que couronne un joli campanile. Le château doit son nom au moulin à eau voisin qui existait déjà en 1450, et tous deux appartenaient déjà en l'année 1483 aux seigneurs de Capelle.»

Depuis Wauters, rien de marquant n'avait été consacré au passé de cette demeure seigneuriale, jusqu'au jour où M. José Anne de Molina, Conseiller à la Cour d'Appel de Bruxelles, offrit au public l'*Histoire d'un beau manoir brabançon : Le château de Nieuwermolen à Capelle-Saint-Ulric*. Travail consciencieux s'il en fut, écrit de main de maître, bourré de renseignements précieux, d'aperçus inconnus jusqu'alors. Cette monographie remarquable a bénéficié de tout l'intérêt que l'auteur a porté, si naturellement, à cette antique propriété, puisque sa famille a possédé *Nieuwermolen*, domaine dont les Anne furent seigneurs et dont ils portèrent même, en ajout, sous l'ancien régime, conformément aux dispositions féoda-

les de l'époque, le patronyme flamand. Les lecteurs désireux de connaître à fond les annales de ce château brabançon pourront, dès lors, recourir, avec fruit à l'étude prémentionnée.

La caractéristique de *Nieuwermolen*, son don d'attrance, résident dans le calme serein qui émane de ses façades d'époques diverses, et cependant harmonieusement juxtaposées, dans la beauté de son parc, de ses bois, de ses étangs. Sans doute, *Nieuwermolen* ne se dresse pas dans un de ces paysages, thème des peintures méticuleuses d'un Valerius de Sadeleer, ni au centre de campagnes désolées qu'aurait aimé peindre Laermans, mais bien dans une région pleine de coins intimes, remplis de douceur tranquille, si bien rendue, avec une sensibilité profonde, par un Pierre Abattucci, ou par Victor Gilsoul. Le soir, les lumières tamisées filtrant des fenêtres de ce manoir digne de la *Belle-au-Bois-dormant*, composent une vision de paix telle que Le Sidaner l'a noté dans l'une de ses peintures les

plus réussies, conservée au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Gand.

Chaque fois que j'évoque le château de *Nieuwermolen*, me revient en mémoire, ce tableau de David Teniers le Jeune, une kermesse, où, à l'avant-plan, les châtelains descendus de leur carrosse et suivis d'un page, s'amènent près de divers groupes de paysans joyeux. Dans le fond de la toile se dresse, en silhouette sur le ciel, un château dont la tour centrale est curieusement sœur de celle de *Nieuwermolen*. On dirait que Teniers le Jeune, errant dans le pays, est venu planter son chevalet dans cette contrée agreste.

Oserai-je écrire, au sujet de ce manoir ancien, quelques lignes de souvenirs personnels, se rapportant au temps où, garçonnet, j'y venais en séjour ? Age gai déjà lointain, durant lequel, comme l'a heureusement proclamé un écrivain : « un enfant n'est pas un adulte en miniature. »

Parmi mes souvenirs de petite enfance et de jeunesse, avec le recul des ans,

— ogive encadrant le passé, — *Nieuwermolen* m'apparaît comme un havre de paix, comme une oasis de fraîcheur. Nombre d'années — peut-être les plus chères de mon existence, — j'y ai logé à l'époque des *cheveux et des chevaux*, au temps où ma grand'tante (sœur de ma grand'mère paternelle), la douairière du chevalier Ernest de Borman, née Mathilde Misson (1), nous y recevait à tout bout de champ, avec une gentillesse et une urbanité vraiment exquises.

Dévalant la route venant d'Assche, voie aux pavés disjoints, bosselés, menant cahotiquement leurs rangées en vagues confraternelles, après un bois et un coude, nous apercevions soudain, au bas du vallon, la masse toute blanche de *Nieuwermolen* dressant dans l'air vapoureux du matin ses calmes murailles, au-dessus des eaux de surface de ses étangs silencieux.

A cette époque, les murs de *Nieuwermolen*, non encore décapés, étaient badigeonnés de clarté, et la nuit, pour peu que la lune fût d'argent, le manoir

aux façades chaulées, éclairées par elle, prenait l'aspect d'une grande caravelle, amarrée sur des eaux endormies. A peine arrivés, dès après les salutations et embrassades d'usage, nos paletots ou cabans hâtivement pendus au porte-manteau (voisin de la pièce où les réserves de pommes, de poires, de coings, alignaient, en été et à l'automne, leurs rangées odorantes placées à même le sol), nous nous précipitions (nos tabliers mis, ah ! l'esclavage des tabliers !), vers l'accueil du jardin de nos rêves. Sans difficulté, encore aujourd'hui, mon souvenir en suit fidèlement chaque sentier, chaque chemin, chaque allée, chaque détour. Je revois son très grand hêtre rouge foncé — *sachem* indiscuté, — sa charmille en forme de labyrinthe; ses bois où nous avions chacun « notre arbre »; sa glacière délimitée par des marronniers magnifiques, hauts dans le ciel; ses prairies où, après le déjeuner, les parents allaient tirer aux alouettes; ses étangs avec leur monde de roseaux compacts comme une jungle asiatique;

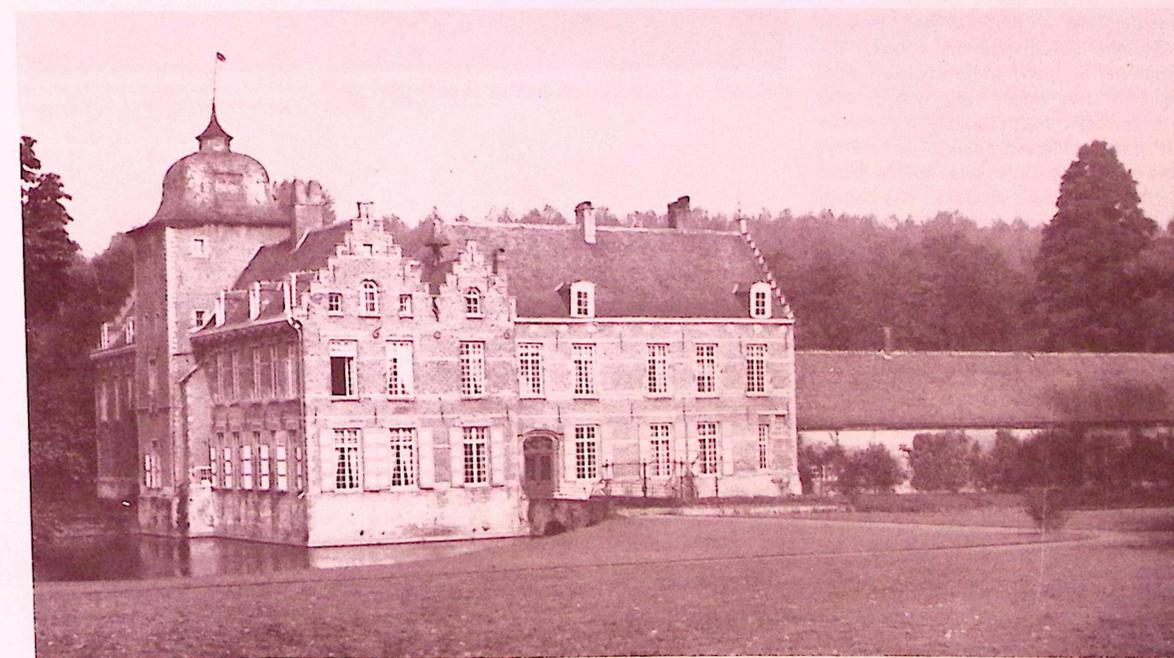
ses cygnes d'une blancheur triomphale qui évoluaient, leurs ailes arrondies en berceau; ses meules de foin dont les senteurs âcres valaient pour nous tous les parfums d'Isphahan; et toutes ces rumeurs des champs, la musique stridente des grillons, le bruit des oiseaux en chute à travers les branches, tout cela nous ravissait, mes sœurs et moi, nous petits citadins.

Les eaux, surtout, si généreusement présentes à *Nieuwermolen*, avaient le don de nous attirer. Avec leurs longues étendues poissonneuses et vertes, avec les mystères de leur vie quasi sous-marine, les passages zigzagants des têtards et la vision des carpes centennaires, toute bleu, immobiles, disposées en éventail devant les façades de *Nieuwermolen*, tels des navires de guerre protégeant les abords d'une patrie aimée. Des libellules glissaient frottant les étangs, et, par moment, dans ces journées écrasées de soleil, des poissons énervés sautaient hors de l'eau, oppressés par la chaleur torride ambiante.

Le Nieuwermolen en 1892. A cette époque, les murs du château étaient encore chaulés.



Le Nieuwermolen de nos jours. Les murs ont été décapés laissant apparaître le bel appareillage de briques, dites espagnoles, zébrées de pierres blanches.

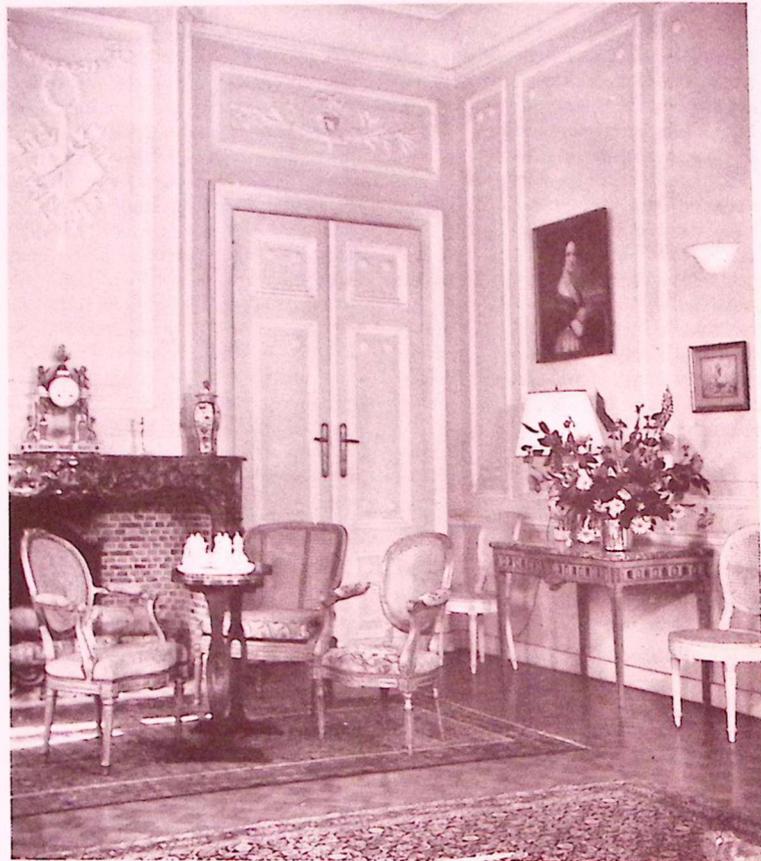


Toutes blanches, les murailles de *Nieuwermolen* se reflétaient, en version renversée sur le cristal des eaux.

Il y avait, au rythme des saisons, l'offrande, en abondance, de toutes ces fleurs séduisantes : les roses souveraines, les dahlias lourds, les crocus, les roses trémières, les glaïeuls, les capucines, au décor rouge, jaune et vert, envahissantes; les œillets délicats, les désespoirs du peintre, et encore, regrets des gestes inutiles, ces anémones des sous-bois, qui, à peine coupées, se fanaient si vite... Il y avait, aussi, une foule de fruits. D'où notre connaissance parfaite de l'itinéraire menant au potager paradisiaque. Dans la cour centrale, sur un chêne, au milieu de la fourche de deux branches, croissait du gui, et ma sœur aînée étalant son savoir, nous disait que, du temps des druides, ceux-ci faisaient la cueillette de cette plante sacrée, avec des faucilles d'or. Avec des faucilles d'or ! Nous en rêvions...

Les cygnes, dont il existait sur les étangs de *Nieuwermolen* une escadre majestueuse, s'attaquaient de préférence aux enfants. Ils étaient la terreur de nos mollets nus... Chaque année, l'un ou l'autre de nos petits cousins Borman tombait dans l'étang. C'était devenu traditionnel. Négligemment nous demandions, — pour la forme, — : « lequel ? ». Une année ma grand'tante, notre hôtesse, fut précipitée à l'eau par son grand chien écossais, un *colley*, alors qu'elle était assise sur le pont. Sa fille Jeanne, qui ne savait pas nager, se jeta à l'eau et parvint à la sauver. Que d'actes de courage demeurés inconnus !

Le soir, avant d'aller nous coucher, nous passions, en groupe, à la chapelle. Ma tante Jeanne, précitée, se mettait au piano à queue. C'était une excellente musicienne. Tout en jouant du piano, elle chantait des airs religieux, mais prise par son art, elle penchait alternativement d'un côté à l'autre. Elle ressemblait infiniment à un métrologue en action. Je me souviens surtout de sa bouche grande ouverte, laissant passer les chants. Or, précisément nous avions, à l'époque, un jeu de jardin et d'adresse qui consistait en une sorte de table sur laquelle il y avait un cra-



Un des salons actuels de Nieuwermolen, au décor Louis XVI.

paud en bronze dans la grande bouche duquel il fallait réussir à faire passer des anneaux de fer. Et la bouche de ma tante était la vraie réplique de la bouche du batracien de nos jeux...

Nos prières terminées à la chapelle castrale, avant d'entrer dans nos chambres, venait la cérémonie des bonsoirs, bougeoirs à manche à la main. C'était merveilleux ce qu'on pouvait prolonger ces conversations ultimes. Puis, harassés de grand air, nous montions dans notre chambre à coucher, vaste pièce rectangulaire et claire dont les fenêtres donnaient à pic sur un des étangs. Le lit était immense. Nous y étions perdus dans la blancheur des draps sentant divinement la lessive de

campagne.

Certains parmi les soirs d'été vécus à *Nieuwermolen* constituent pour moi un souvenir impérissable... Par beau temps, nos fenêtres, largement ouvertes au-dessus des eaux, laissaient voir, dans la paix nocturne, dans un ciel de nuit, lourd de bleu, la lune scintillante, disque d'or stabilisé. On percevait les grenouilles innombrables lui adresser leurs homélies, avec dans ce concert vocal des voix surprenantes de véritables ténors, et des voix discordantes, pareilles à celles de vieilles filles chantant, à contretemps, pendant un grand office. Immobilité des choses, frissons de la nuit. Une ombre d'oiseau passait brusquement. Un oiseau qui vole dans



Le moulin de Nieuwermolen est resté en service jusqu'à la seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, seule sa roue témoigne encore de ses activités d'antan.

la nuit c'est comme un rêve qui se détache. Des nuages, ces lents chalandes du ciel, brouillant par moments la vision du disque de la lune, s'en allaient mystérieusement vers là où les nuages s'en vont. Et tout avait en ces lieux une beauté étrange à l'heure bénie où les enfants sages passent des dernières rêveries, au pays des rêves, au monde envoûtant des songes. Lors de nos séjours à *Nieuwermolen*, mes parents se faisaient accompagner de membres de leur personnel, ce qui était une habitude quasi générale à l'époque. Coutume qui permettait, audit personnel, d'aider au service de table (notre famille comptait six arrivants) et de bénéficier, la vaisselle

faite, de promenades au grand air dans la campagne voisine. Possibilité d'autant plus charitablement voulue, que les gens de maison étaient souvent, en ces temps, confinés toute la semaine dans des cuisines — caves, aussi étroites qu'obscurées.

Or, durant le dîner, une de nos servantes, aidant au service, ne trouvait rien de mieux que de lancer, à mon adresse, et d'une voix assez haute : « Monsieur, les belles manières. » Pourtant, je me tenais comme un Jésus. Mais la soubrette aimait prendre de l'importance. Il ne faut jamais se venger trop vite. J'attendais jusqu'au dessert. Me voyant si occupé par toutes les bonnes choses qui défilaient, la servante devait se

dire : Bah ! l'enfant est tellement à son affaire qu'il ne pensera plus à me donner une leçon. C'est dans ces moments d'agréable confiance que s'amène le danger. En effet, à son passage derrière ma chaise, d'un coup sec, je faisais tomber son tablier qui était noué à la taille. La chute se faisait « en cloche », le tablier étant empesé. C'était presque artistique comme dégringolade. Et le souvenir m'en revenant, toujours me rappelait, depuis, les vers du poète relatifs à la chute des feuilles :

... Et malgré leur terreur de pourrir sur le sol,
veulent que leur chute ait la grâce d'un vol.

La grâce d'un vol ! C'était vraiment cela. Dès après le déjeuner, nous nous précipitions dans le parc. A l'époque des châtaignes, nous partions en trombe, près de la glacière pour y faire la chasse à un jeune maraudeur de marrons. C'était toujours le même. Comme dans tant de régions que j'ai connues (Brabant, les deux Flandres, le Limbourg) les garçons du village estiment qu'aller chiper des marrons dans une propriété privée n'est pas un vol. Ils disent : les marrons sont à tout le monde. Et par point d'honneur, ils n'iront pas voler les pêches, les pommes, les poires au potager, ni les fleurs s'épanouissant dans les parterres. Or, à *Nieuwermolen*, l'éternel ramasseur de châtaignes avait une particularité : il était totalement blanc de cheveux, mais d'un blanc d'ours polaire. Aussi était-il connu dans dix villages à la ronde sous le nom de : *Wittekop*.

Il n'avait rien de méchant, mais c'était un intrus. Et nous avions le sens de la propriété.

Dès qu'il entendait l'arrivée de notre troupe, il galopait à toutes jambes vers une haie, où un trou dans celle-ci lui permettait de se mettre hors d'atteinte. Son sac, si bourré de châtaignes dérobées, étant plus large que l'orifice de passage, il faillit plus d'une fois rester dans nos mains.

Après la guerre 1914-1918, l'idée me vint d'aller revoir le paradis de mes jeunes années. Notre aimable hôtesse, ma grand'tante paternelle, étant décédée en Angleterre, à Battersea près de Londres, à la fin de la grande guerre

mondiale, propriétaire de *Nieuwermolen*, le ménage du vicomte Amaury de Ghellinck d'Elseghem Vaerneuyck et son épouse née t'Serclaes, encombré de châteaux (Elseghem, Noordewyck, Aubremé... Nieuwermolen) ne résida jamais dans ce dernier domaine brabançon, mais un de leurs fils, enfin, s'y fixa, ornant admirablement diverses pièces de meubles vénérables, de tapisseries d'Audenarde, opérant de savantes restaurations, décapant les façades chaulées de blanc, derrière lesquelles se cachaient de longues briques roses, espagnoles et primitives; explorant méticuleusement les murs intérieurs, investigations qui permirent de faire réapparaître des sculptures anciennes et de retrouver deux cheminées gothiques en pierre de Dilighem.

Lors de ma visite, je n'omis pas, cela va de soi, de demander au vicomte de Ghellinck, propriétaire de *Nieuwermolen*, et charmant cicerone, ce qu'était devenu le petit maraudeur de marrons, ce garnement, ce bandit, ce gibier de potence, en un mot : *Wittekop*. La réponse fut vraiment inattendue. M. de Ghellinck précisa : *Wittekop* était entré dans les ordres. Dans quelle communauté, dis-je, distraitemment, à tout

hasard? Mon hôte répondit : « *Wittekop* aux cheveux blancs s'est fait *père blanc* ». *Wittekop*, *père blanc*? Naturellement, bien sûr.

...

Dernier souvenir touchant *Nieuwermolen*, dont le nom même aujourd'hui est pour ainsi dire complètement ignoré des paysans, qui, soit dit en passant, ne le connaissent que sous le nom de « *Waterkasteel* ». Avant la guerre de 1914-1918, un beau jour, Albert Santos Dumont, pionnier de l'aviation, Brésilien de Paris, fils du roi du café, et bricoleur génial, tomba avec fracas près du château de Nieuwermolen où il fut reçu par ma grand'tante et ses trois filles et où il prit le thé. Conversation intéressante avec un héros de l'air, en ces temps où les aviateurs, s'ils n'étaient pas toujours des anges, étaient considérés tout de même comme des dieux.

Il n'y a pas longtemps, une de mes cousines Borman, très jeune et présente à l'époque de la chute inopinée de Santos Dumont, me raconta que les paysans arrivés en hâte près de l'avion abîmé, furent interrogés par l'aviateur, désireux de savoir où il était tombé.

Albert Santos Dumont tenta de se faire comprendre en français. Ce fut inutile. Alors, il essaya l'anglais. Mais il se produisit, soudainement, un fait curieux. Les paysans très catholiques se reculaient, indignés, se disant entre eux : « *Het is een protestant...* » Quel chemin parcouru depuis lors !

...

Nieuwermolen ! Chaque fois que nous devons quitter ce paradis d'un lointain jadis, pour rentrer dans la Capitale, reprenant pour ce faire la route cahoteuse d'Assche, ou bien celle de Bodeghem-Saint-Martin, et quand au détour du chemin disparaissait la silhouette de la résidence de nos rêves, c'était comme si presque toute la joie du monde nous était brusquement et très injustement ravie.

Pérérité radieuse des souvenirs d'enfance, ignorant l'écoulement inexorable des ans.

[1] Mère de Paul de Borman le célèbre tennisman, champion de Belgique, qui eut l'honneur de présider la Fédération Internationale de Tennis, époux d'Anne de Selliers de Moranville, laquelle cumula le titre de championne de Belgique avec celui de championne du monde, à Saint-Cloud, avec Max Decugis.

Une des tapisseries d'Audenarde ornant présentement la salle à manger de Nieuwermolen.



à braine-le-château

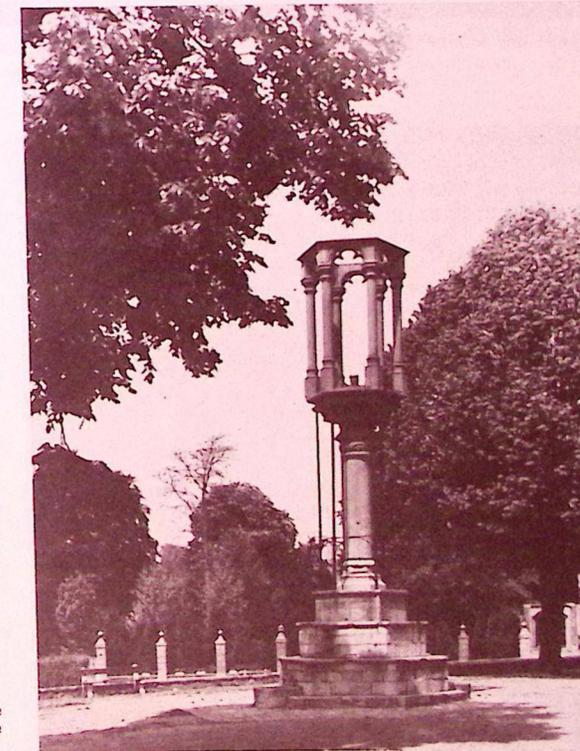
LA PROMENADE « DES MONTS »

par Albert LACROIX

JUSQU'EN 1940, la *Grand-Place* était un quadrilatère fermé, d'où s'échappaient quatre rues étroites, ainsi qu'une venelle longeant l'église. La campagne des 18 jours devait y apporter une première brèche : le 16 mai 1940, des bombes allemandes incendiaient les deux immeubles bordant l'entrée de la rue de Tubize : la ferme Duchesne et la maison Hallemans.

Quelque 30 ans plus tard, les nécessités du trafic achevèrent le travail : tout le pâté de maisons à l'Est de la place était livré à la pioche des démolisseurs et le quadrilatère clos est devenu la vaste esplanade que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Mais ce modernisme agressif a heureusement respecté le plus remarquable de nos vestiges des temps révolus : le *Pilori* : ce monument de justice féodale, en pierre bleue, érigé en 1521 par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles-Quint, se dresse toujours à l'endroit même où il servait à l'exécution des sentences prononcées au nom des Seigneurs justiciers. Les coupables condamnés à l'exposition publique étaient enchaînés dans la lanterne ou simplement attachés par un carcan, au bas de la colonne pour être exposés, les jours de marché, aux quolibets et aux



Braine-le-Château : le pilori, considéré comme l'un des plus beaux de Belgique, fut élevé, en 1521, par Maximilien de Hornes, chambellan de Charles-Quint.



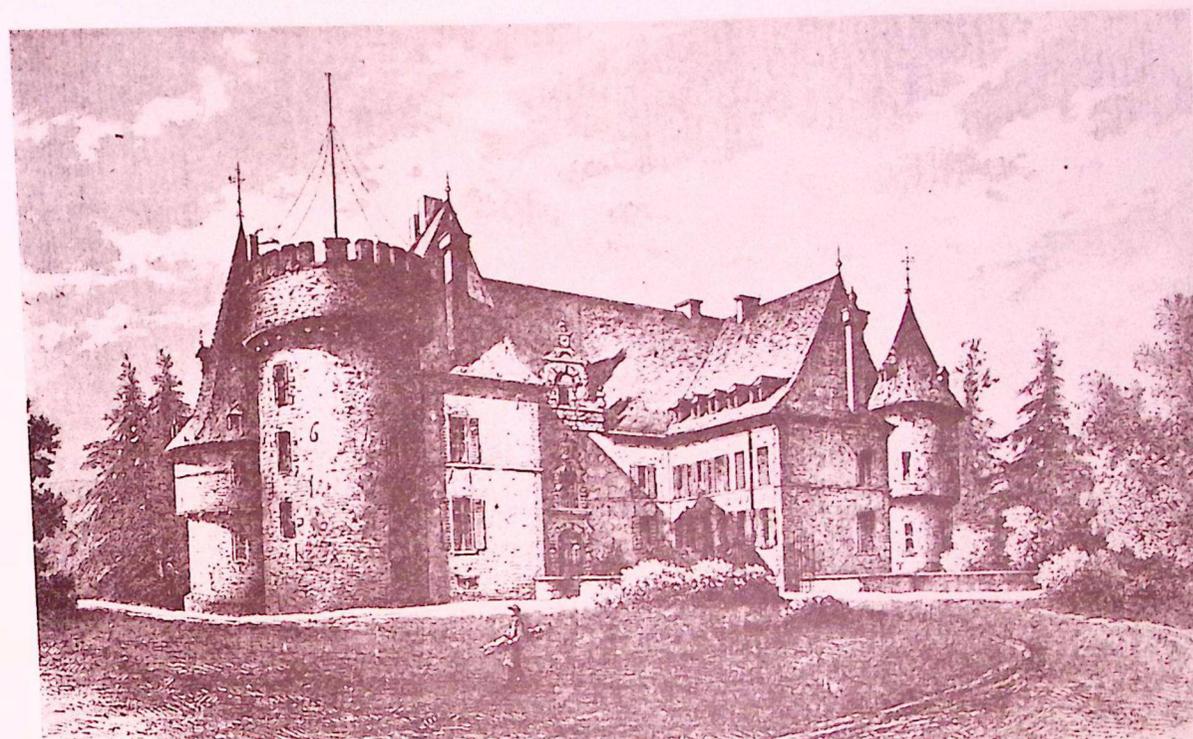
La Maison du Bailli est une avenante construction du début du XVI^e siècle, agrémentée de fenêtres à meneaux et d'un pignon à gradins.

injures de la foule. Un soubassement hexagonal à quatre marches supporte une colonne cylindrique, à piédestal hexagonal également, encadrée gracieusement de six barres de fer et dont le chapiteau est surmonté d'une lanterne composée de six colonnettes recevant à leur sommet des arcatures trilobées en anse de panier. Au sommet de la colonne, une banderole, qui fait le tour du chapiteau, porte l'inscription : « Maximilien de Hornes, seigneur de Gaesbeek, chevalier de l'Ordre de l'Empereur, 1521 ».

A deux pas du Pilon, la « Maison du Bailli » occupe tout le côté nord de la place. Avec ses fenêtres à meneaux et son pignon dont la pointe, en pierre blanche, est ornée de gradins et de faux œils-de-bœuf, cette construction remonte au moins au début du XVI^e siècle, comme en témoigne un acte de partage de cette époque qui en fait mention.

L'église, avec sa flèche haute de 45 m, s'élève dans l'angle N.E. de la place. Entièrement reconstruite, en 1861, en forme de basilique à trois nefs, en style ogival tertiaire, suivant les plans de l'architecte Coulon, elle abrite de nombreux objets d'art provenant de l'ancienne église, comme le monument funéraire d'Arnold Wincqz, ancien curé de la paroisse, encastré dans le mur du grand portail, un Christ en marbre blanc, de grandeur naturelle, attribué à Jérôme Duquesnoy (1594-1642) dans le transept gauche, et un grand tableau représentant le baptême de Clovis par

saint Remi, patron de la paroisse, accroché au-dessus du petit portail de droite. Sur le petit autel du transept droit repose sur un socle en pierre de taille l'admirable mausolée en albâtre de Maximilien de Hornes qui mourut à Braine-le-Château le 3 février 1542. Ce monument représente le chevalier gisant; couvert de son armure et de sa cotte aux armoiries de la maison, le collier de la Toison d'Or au cou, les mains jointes et les pieds s'appuyant sur un lion. Les derniers vestiges — trois stations — d'un ancien chemin de croix en pierre bleue, qui entourait l'église et auquel, le 15 septembre 1513, l'évêque Jacques de Croy attacha quarante jours d'indulgence, ont été placés récemment dans le transept gauche. Enfin, l'enclos adjacent à l'église — qui fut le cimetière jusqu'au siècle dernier — contient encore quelques vieilles pierres tombales d'anciens pasteurs, baillis, maieurs ou échevins du village. Mais le plus bel ornement de la localité et même de toute la vallée du Hain est sans conteste le *château féodal*, malheureusement inaccessible au public. On ignore quand et par qui il fut érigé, mais on sait que la châtelaine de Gaesbeek s'y réfugia en 1388, après la dévastation de son château par les Bruxellois qui voulaient ainsi venger leur échevin, Everard 't Serclaus, lâchement assassiné par les hommes de main de Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaesbeek et avoué de Braine-le-Château.



Ci-dessus : le château féodal de Braine-le-Château est sans conteste le joyau architectural de toute la région (lithographie de Puttaert).
Ci-dessous : le « Bon Dieu des Monts » fut érigé, en 1673, sur le plus haut des monticules (altitude : 113 mètres) dominant Braine-le-Château.

Malgré de multiples restaurations et transformations, ce manoir constitue toujours un beau spécimen de château fort de plaine. L'aile ouest surtout, percée de meurtrières et flanquée de deux grosses tours rondes, a gardé son aspect moyenâgeux, tandis que l'autre aile, incendiée par les troupes françaises en 1667 et reconstruite en 1681, a vu son caractère primitif légèrement altéré. Les larges douves qui entourent le château sont alimentées par des sources situées au hameau de l'Ermitage et dont le débit est amené d'une distance de 1.200 mètres, d'abord à ciel ouvert, puis par canalisations.

Dans le haut de la place, les hasards d'une restauration récente ont fait apparaître une autre maison de style espagnol, probablement contemporaine de la Maison du Bailli. Délaissant la Grand-Place et ses vestiges historiques, nous prenons la direction de Tubize. A proximité du Hain, nous quittons la nouvelle chaussée, et franchissant la rivière par l'ancien pont, nous prenons la *rue du Bailli*. A notre droite, la « Ferme rose », que l'on appelait autrefois « Ferme de Binchefort », déjà mentionnée en 1587, s'adosse à la colline boisée. On remarquera, au-dessus du porche, une pierre gravée du blason des de Hornes.

A quelques pas de la ferme, s'amorce à droite un sentier — le sentier « des communs près » — qui s'élargit et bifurque à gauche pour rejoindre la *rue Saint-Roch*. Empruntant

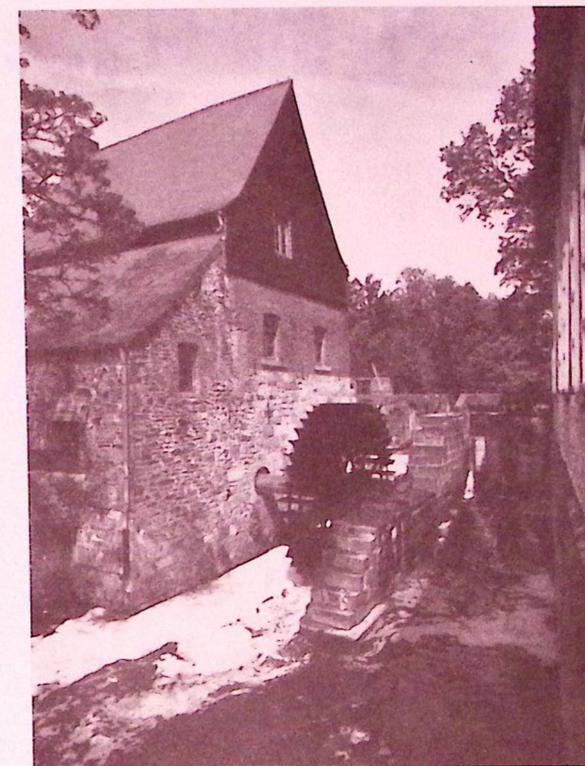




Des « Monts », la vue sur Braine-le-Château et la vallée du Hain est splendide.



La chapelle Sainte-Croix, juchée sur un promontoire escarpé, est un agreste oratoire gothique, édifié en 1617.



Le moulin banal de Braine-le-Château est une archaïque et robuste construction dont les origines remontent à 1226. Il abrite, de nos jours, un intéressant musée de la meunerie.

celle-ci vers la gauche, nous débouchons sur un terre-plein triangulaire, en face de la première chapelle Saint-Roch. Nous allons suivre sur quelques centaines de mètres la « route mariale » que parcouraient autrefois les pèlerins venant de Nivelles ou même du pays de Charleroi pour aller rendre grâce à Notre-Dame de Hal. A gauche, la vue s'étend vers le hameau des Meurisses — la rue Saint-Véron — limitrophe entre Braine-le-Château et Lembeek. A droite se dresse l'écran boisé des « Monts » : tumuli gallo-romains ou mottes féodales érigées au Moyen Age; la question est loin d'être tranchée, mais on peut croire que le premier château fort de Braine-le-Château s'élevait au XI^e siècle sur le plus haut (altitude 113), là où se dresse un calvaire en pierre bleue, érigé en 1673 par la Confrérie Sainte-Croix, mais actuellement fort délabré.

Notre itinéraire abandonne la rue Saint-Roch à la deuxième chapelle dédiée à ce saint, pour prendre à droite, quasi en face d'un vieil « Estaminet », le « Sentier des Monts ». Après quelques dizaines de mètres un véritable sentier de chèvres permet d'accéder au calvaire cité ci-avant. Le « sentier des Monts » vient déboucher, face à un panorama splendide, sur la rue de la Vallée que nous emprun-

tons vers la gauche.

Au premier carrefour, la rue encaissée à gauche, — rue Sainte-Croix — passe au pied de la chapelle du même nom, juchée sur son promontoire escarpé. Un sentier abrupt, à travers le sous-bois, permet d'accéder à ce petit oratoire qui a été édifié dans son état actuel en 1617 et consacré la même année par l'archevêque de Cambrai. On peut y voir, dans le porche, fichée dans une planche vermoulue, une tringle en fer qui, suivant une tradition populaire, aurait été rapportée de la Terre Sainte comme étant la mesure de la taille du Christ.

Nous arrivons à la ferme Desmet et nous tournons à droite pour retrouver la rue de la Vallée. Ceux qui se sentent fatigués peuvent rejoindre la fin de l'itinéraire par le sentier qui s'amorce en face de nous, à côté de la chapelle « Amélie ».

Poursuivant notre parcours, nous allons franchir la chaussée Braine-le-Château - Hal et traverser complètement le « Bois Madame ». Nous débouchons sur un carrefour largement dégagé et nous nous engageons, à droite, dans la rue aux Esprits — l'ancien chemin de Hal à Wauthier-Braine — qui grimpe allégrement entre deux hauts talus boisés. A l'extré-

mité de cette rue, nous tournons à droite, à angle aigu et nous suivons la rue Landuyt sur quelques centaines de mètres. En face de la ferme Lisart, avec sa petite chapelle, dédiée à Saint Joseph, s'amorce le sentier Sainte-Anne. Devant nous s'ouvre un vaste panorama sur la vallée du Hain. Par temps clair, on peut distinguer facilement la tour du plan incliné de Ronquières.

Après un petit crochet dans le hameau des Fonds, nous prenons, à droite, le sentier des Fiefs qui, à travers bois et prairies, nous ramène à la rue Landuyt. Au bas de celle-ci, après avoir franchi la chaussée Braine-le-Château - Hal, nous nous engageons dans le sentier « des prés del Cour », parallèle au Hain. Un coup d'œil aux façades arrières du château féodal et nous arrivons au vieux moulin banal dont l'existence est déjà révélée par un acte d'Othon, sire de Traze-gnies, donnant à l'hôpital Saint-Jean de Bruxelles, au mois de juillet 1226, « une redevance d'un muid de blé, à prendre en son moulin de Braine-le-Château » et qui vient d'être admirablement restauré et converti en musée de la meunerie (accessible au public les samedis, dimanches et jours fériés d'avril à septembre). Ce moulin était banal aux habitants de Braine-le-Château et Haut-Iltre qui devaient obliga-

toirement y faire moudre leur grain, et les revenus étaient perçus en commun par le seigneur et par les chanoines du chapitre de Sainte-Waudru. Jusqu'à la fin du siècle dernier, deux roues à aubes actionnaient quatre paires de meules. Puis, l'une des roues a été supprimée et le moulin a continué à fonctionner jusqu'en 1947.

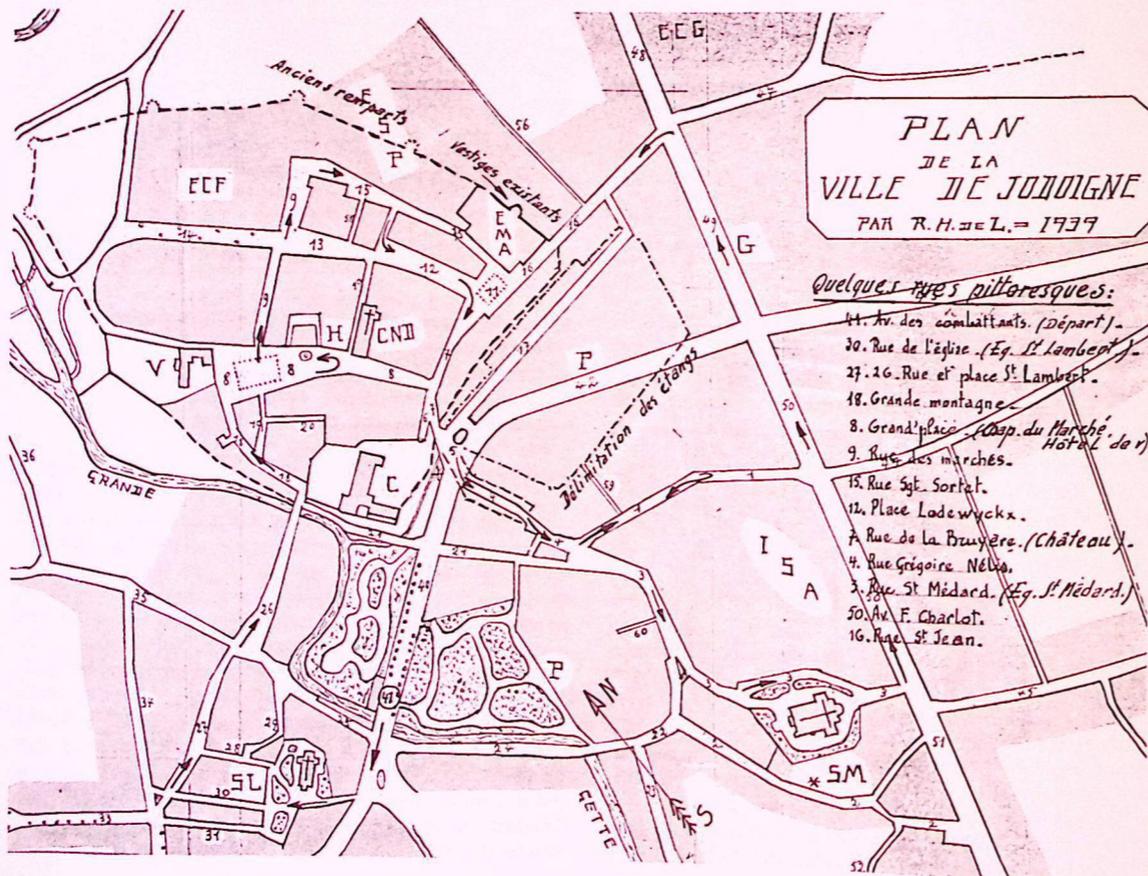
Sur l'autre rive du Hain subsistent toujours les bâtiments de l'ancienne « cambre brasseresse » ou brasserie banale, qui servit également de relais des postes et qui, il y a cent ans, produisait encore 1.000 tonneaux de bière par an.

En regagnant la Grand-Place par la rue des Comtes de Robiano, on longe un mur garni de créneaux que surplombent, juste après la petite passerelle qui enjambe la rue, les branches tordues d'un if plusieurs fois séculaire. Suivant la tradition, cet arbre aurait été planté par Martin de Hornes le jour de l'exécution de son parent, Philippe de Montmorency, comte de Hornes, décapité par ordre du duc d'Albe, le 5 juin 1568, en même temps que le comte d'Egmont.

Notre périple à travers la partie historique de Braine-le-Château est terminé, mais l'éventail des promenades agréables et des sites pittoresques est loin d'être épuisé.

En flânant dans les rues de Jodoigne 3*

par Emile BARETTE



Rue des Marchés, n° 10-12: belle maison, à deux niveaux et à pignon en escaliers, ayant appartenu à une ancienne ferme: la Ferme des Boues. Ancrages formant la date: 1631.

QUITTONS la Grand-Place par la rue des Marchés dont la perspective offre un certain charme.

Rue des Marchés

- n° 1: vaste habitation à trois niveaux de la fin du XVIIIe siècle. Pierres grossièrement équarries. Soubassement cimenté, murs peints.
- n° 3: entièrement enduite.
- n° 2-6: grande maison probablement du XVIIIe siècle, mais façade actuelle du XVIIIe siècle. Subdivisée

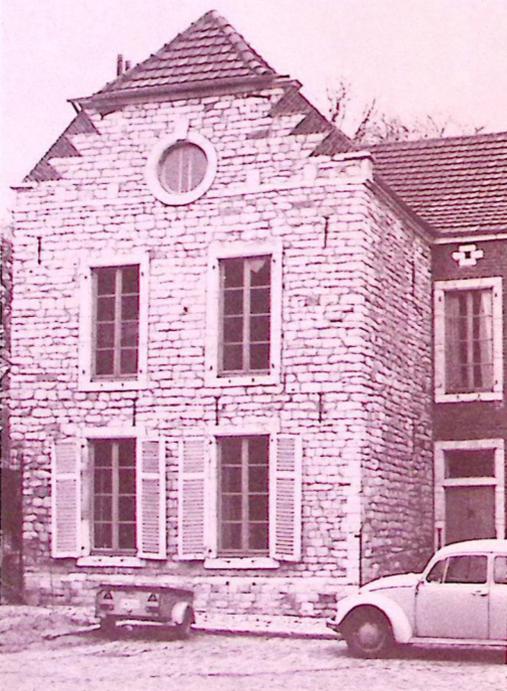
en plusieurs habitations; n° 6 cimenté.

- n° 9 et 11: deux niveaux du XVIIIe siècle. Encadrements des fenêtres autrefois à croisées. Une baie à croisée subsiste. Le n° 9 est cimenté.
- n° 10-12: riche maison à deux niveaux ayant appartenu à une ancienne ferme: la Ferme des Boues. Façade datée par ancrages: 1631. Pignon en escaliers; huit gradins surélevés en briques et tablettes en pierre.

n° 14: partie de l'ancienne Ferme des Boues. Façade aménagée et cimentée. La partie arrière est mieux conservée.

Rue Sergent Sortet

- n° 29: habitation en L à deux niveaux datée de 1739. Aile gauche en pierre de Gobertange de taille fruste.
- n° 25: Château Ghobert. Ce grand hôtel de maître fut édifié en 1792 et habité par Madame Ghobert qui lui a donné son nom. Il est actuellement englobé dans les bâti-



ments de l'école des sœurs. C'est une construction remarquable à double corps et deux niveaux de pur style Louis XVI. La porte est surmontée d'un cartouche finement orné d'un nœud et de festons feuillagés. Face arrière avec d'élégantes lucarnes décorées. Boiseries originales.

Par la petite rue Neuve, passons...

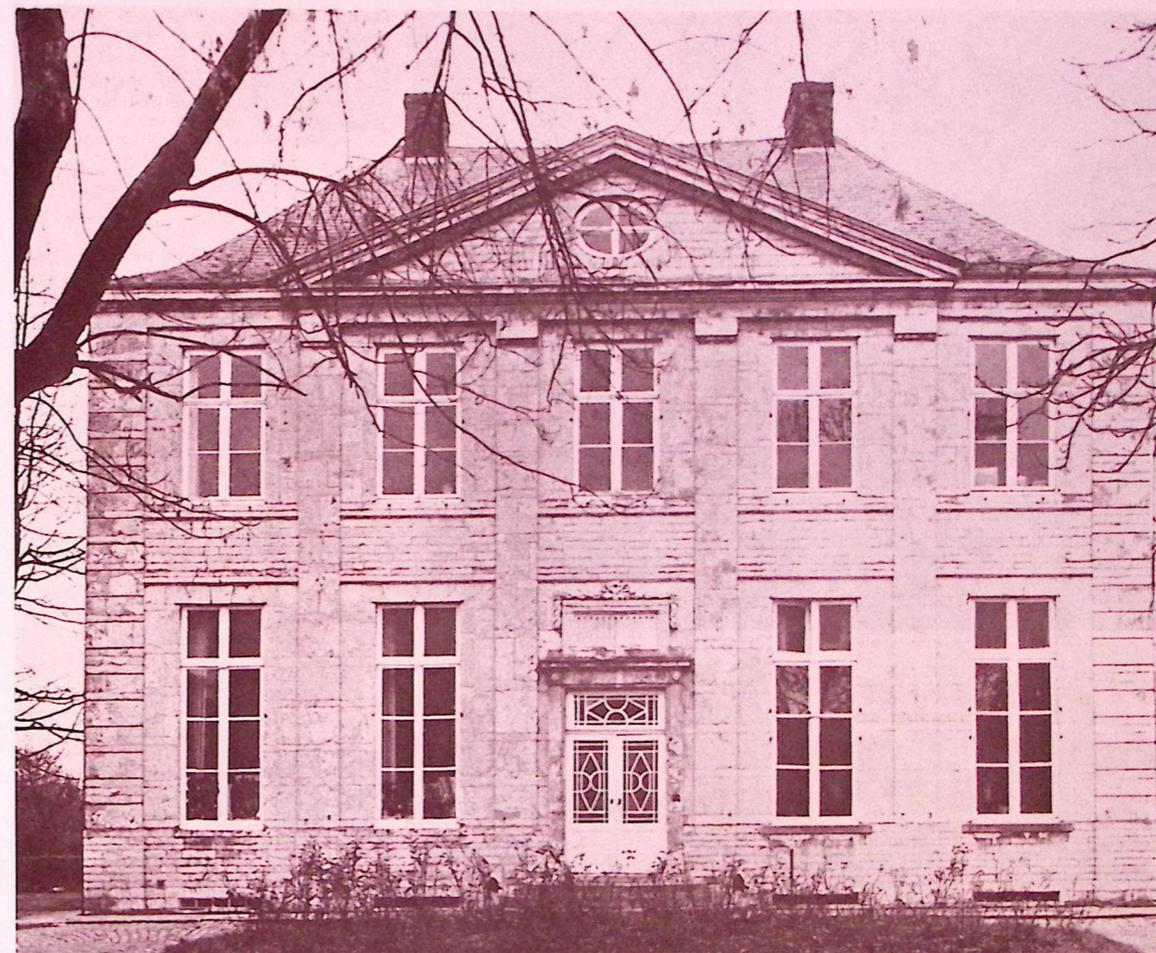
Place Docteur Lodewijckx

- n° 17 : maison à double corps de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Perron à balustrade en fer forgé.
- n° 13 : deux niveaux et demi du début du XIXe siècle. Façade décapée.

Ci-dessus : Un autre aspect de la riche et importante maison sise rue des Marchés, n° 10-12.

Ci-contre, à gauche : Rue Sergent Sortet n° 29 : construction en L, datée : 1739 (pierres scellées dans la façade).

En page de droite : Rue Sergent Sortet, n° 25 : Château Ghobert, édifié en 1792, en pur style Louis XVI.



- n° 6 : façade actuelle du XIXe siècle. Gros œuvre du XVIIe siècle probablement. Voir l'arrière, entrée de cave en anse de panier, contrefort, portes cintrées des dépendances.
- n° 5 : façade enduite.
- n° 2 : habitation de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Façade enduite et peinte.
- n° 1 et 3 : maison d'angle de la première moitié du XIXe siècle.

Place de la Bruyère

- n° 1 : demeure à double corps et deux niveaux de la fin du XVIIIe siècle. Briques et encadrements en Gobertange, récemment restaurée.

- n° 2-3-4 : bâtisse monumentale de style Louis XVI qui borde la place. On y compte onze travées sur trois niveaux. Cartouches en creux aux travées latérales, panneaux plus riches au centre : anneaux, rosettes et motifs empruntés au style Louis XVI. Grande lucarne en pierres blanches aux ailerons décorés.

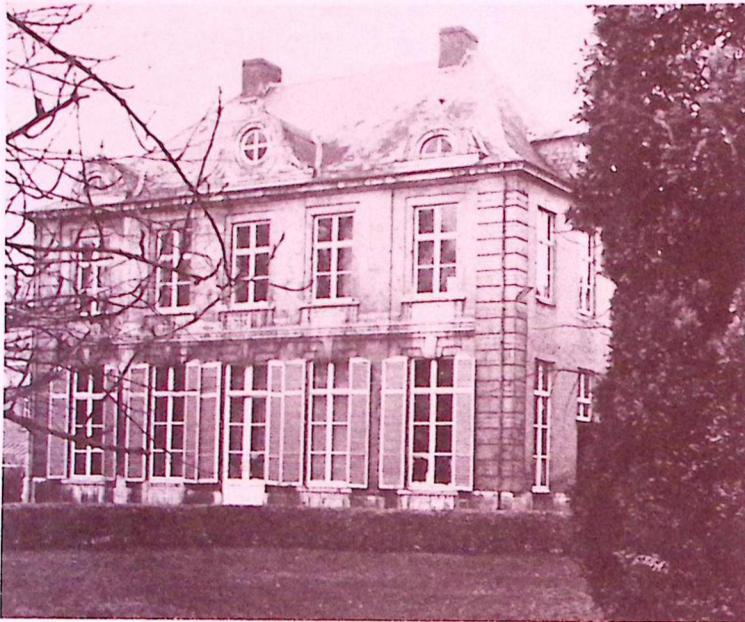
Rue de la Bruyère

- n° 11 : hôtel de maître classique probablement de la fin du XVIIIe siècle. Pierres de Gobertange et pierres bleues. Portail en anse de panier. Descendons le long du mur du château.

Après avoir admiré l'entrée du parc avec son beau portail cintré en pierres de Gobertange (premier tiers du XVIIIe siècle), entrons dans la...

Rue Grégoire Nélis

- n° 9 : haute habitation de la fin du XIXe siècle.
- n° 4 : habitation à deux niveaux et demi de la première moitié du XIXe siècle. Belles consoles moulurées.
- n° 8 : hôtel de maître du début du XIXe siècle.
- n° 11 : maison du XIXe siècle. Briques enduites. Pierres bleues.
- n° 16 et 16a : millésime 1840 au-dessus de la porte.



Ci-contre : La façade arrière du Château Ghobert avec d'élégantes lucarnes décoratives. Les boiseries sont d'époque.

Ci-dessous : Place de la Bruyère, n°s 2-3-4 : importante construction, de style Louis XVI avec grande lucarne en pierres blanches aux ailerons décorés (dernier quart du XVIIIe siècle).

A l'origine une seule demeure. Corniche décorée ; porte à imposte d'origine.

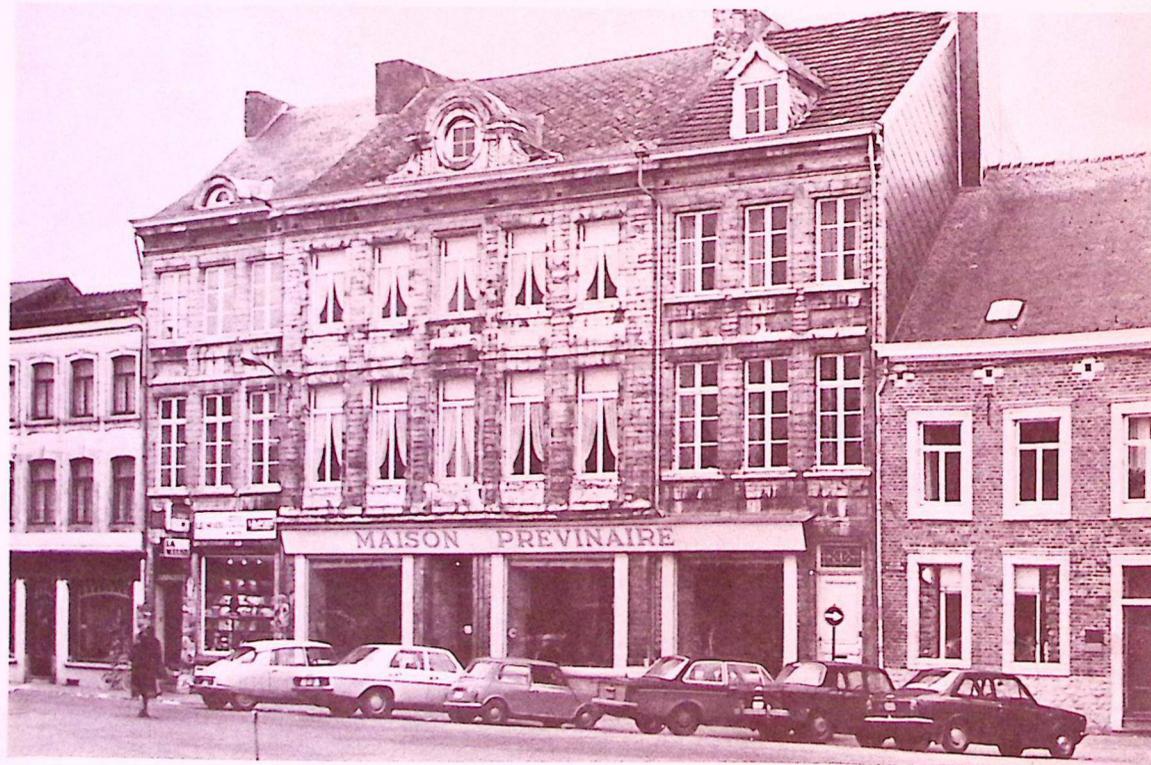
- n°s 18 et 18a : grande demeure de goût classique. Cartouches losangés. (XIXe siècle).
- n°s 22, 23 et 25 : maison du XIXe siècle, dont le gros œuvre est antérieur.
- n° 27 : construction de la fin du XVIIIe siècle, mais dont la façade est très remaniée.

(à suivre).

3* Voir également « Brabant » n°s 1 et 2 1978

PRESBYTERES EN BRABANT 2*

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode



WESPelaar

Neerstraat 6

Vaste demeure du XVIIIe siècle, à deux niveaux, avec jardin emmurillé. Elle a été fortement transformée au cours des temps ; des fenêtres ont été murées, d'autres élargies ; une petite porte a été percée dans le mur latéral.

TREMELO

Veldonkstraat 1

Belle maison à deux niveaux, construite en briques et pierre blanche. Elle fut jadis entourée d'un grand jardin où les arbres se miraient dans un étang. Le curé a déménagé ; c'est la commune qui a pris le bâtiment en charge et le restaure pour y installer ses services. Les travaux sont presque terminés (avril 1978).

AARSCHOT

Leuvensestraat 50

Un panonceau, planté dans le trottoir, annonce :

Oude dekenij.

Gebouwd in de XVe eeuw.

Geschonken aan het kapittel door deken Cortrijs in 1490.

Hier logeerde Keizer Karel drie dagen in mei 1521.

« Ancien doyenné.

Construit au XVe siècle.

Donné au chapitre par le doyen Cortrijs en 1490.

Ici logea Charles Quint durant trois jours en mai 1521. »

La maison serait le dernier vestige du château de Bonewijc. Fortement remaniée au cours des temps, elle garde cependant de beaux restes, notamment son toit à double rampant surmonté de deux belles lucarnes à gradins. La clôture à rue est récente.

Deux grands arbres retiennent l'attention. Il s'agit de Gingkobilobas (maronniers du Japon), espèce rare dans nos régions et qui a une longévité exceptionnelle (renseignements fournis par les services communaux d'Aarschot) ; il en existe un à Kew (Angleterre) qui a atteint l'âge de deux cent dix ans et fleurit encore régulièrement. Le doyenné n'a plus de destination religieuse et est occupé par des particuliers.

RILLAAR

Tieltsebaan 7

La cure semble avoir été des plus confortables. Perpendiculaire à la rue, elle comporte deux niveaux. La façade principale donne sur une cour fermée

par un bâtiment annexe, percé d'un haut porche en cintre. Un bas-relief en grès ferrugineux encadré de deux volutes, orne le pignon vers rue ; il porte des armoiries abbatiales fortement endommagées. Le bâtiment assez délabré abrite des services communaux.

TIELT

Deux cures sollicitent notre attention, l'une à Tielt même, St.-Annastraat, 6 ; l'autre à Optielt, Blereberg.

Sint-Annastraat 6

Maison à deux niveaux, d'aspect cossu, édifiée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Toit d'ardoises à quatre pans bien entretenu et orné de lucarnes à volutes ; fenêtres et porte d'entrée à arc surbaissé.

La paroisse naguère dépendait de l'abbaye Ste-Gertrude de Louvain, dont les armoiries étaient apposées au-dessus du larmier ; elles ont été martelées à la fin de l'ancien régime, sans doute sous l'occupation française.

Un grand jardin de feuillus complète agréablement l'ensemble.

Un seul regret : l'harmonie de la toiture est gâchée par la pose malencontreuse de vilaines corniches de zinc passant sous les jolies lucarnes.



Blereberg

Beaucoup plus modeste que la cure principale, celle d'Optielt n'a qu'un niveau, mais elle est attirante par un cachet d'intimité; tout jusqu'aux fenêtres y est à dimensions réduites. On croit se trouver devant une maison de campagne simple et gracieuse; la jolie porte en anse de panier est surmontée d'un oculus percé entre deux volutes. Ensemble rustique certes, mais avec une pointe d'élégance. La date 1741 inscrite dans le gable de la lucarne, rappelle une restauration, mais la construction remonte au XVII^e siècle.

Quatre hauts peupliers d'Italie chantent sous la brise.

Un regret : une annexe disgracieuse a été édiflée au cours des temps.

MOLENBEEK-WERSBEEK

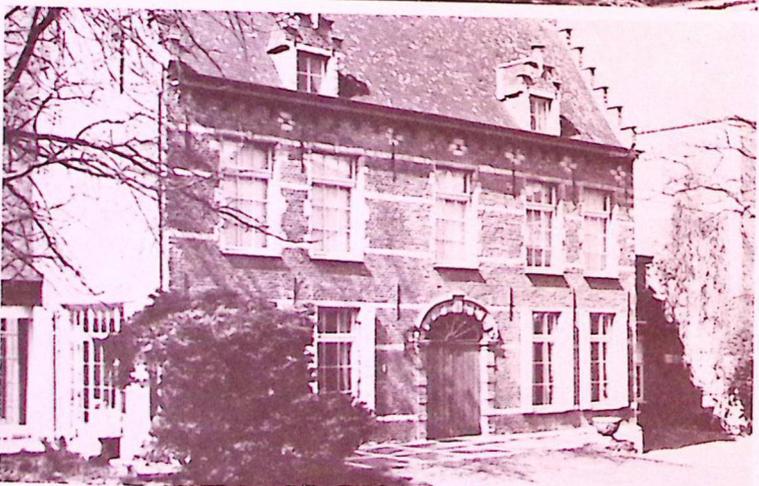
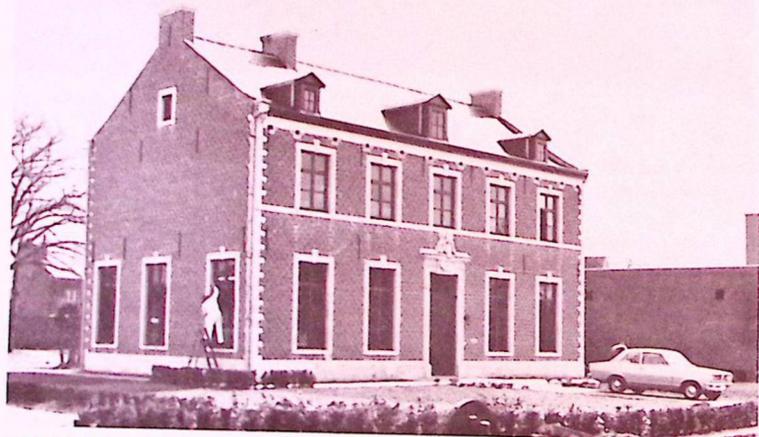
Posées sur un promontoire, l'église et la cure forment un bel ensemble architectural. Le cimetière sépare les deux bâtiments. Le presbytère est en style classique assez austère.

Hélas ! c'est l'abandon total : le dernier desservant n'a pas été remplacé; l'église elle-même ne s'ouvre plus qu'occasionnellement.

HOUWAART

Dorpsstraat 9

Un jardin en broussailles entoure la maison édiflée aux environs de 1757. Elle comporte deux niveaux avec l'ap-



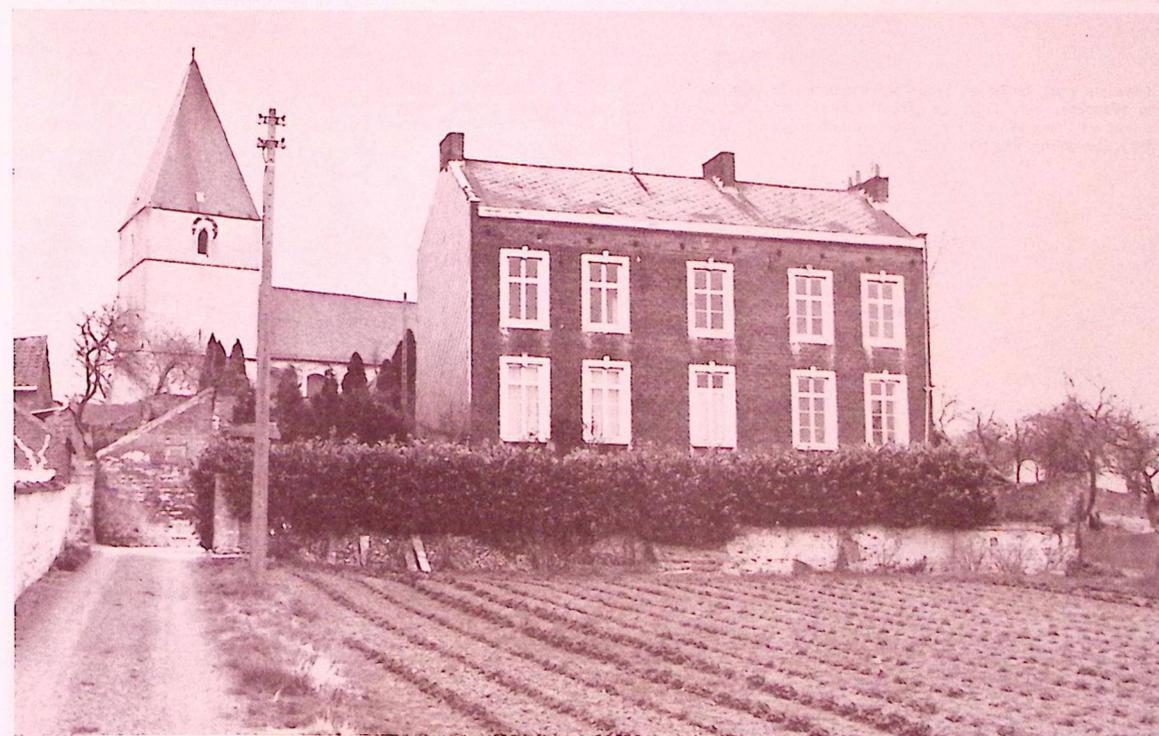
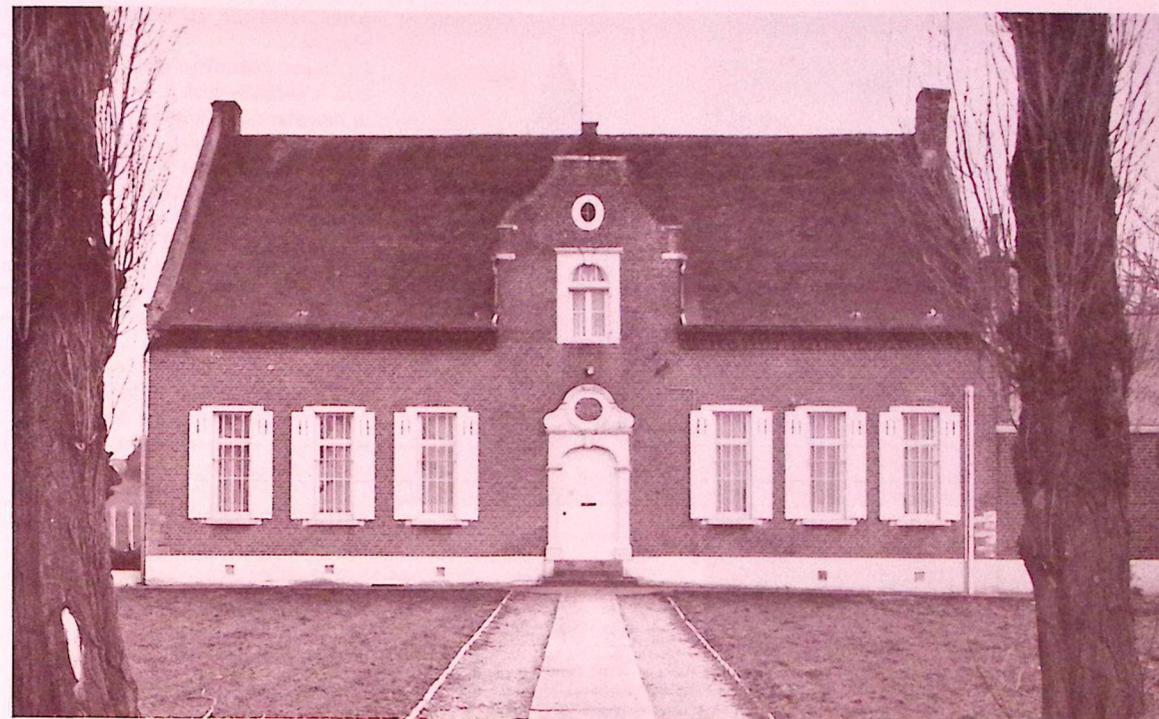
En haut de la page : la cure de Wespelaar est une vaste demeure, à deux niveaux, remontant au XVIII^e siècle, mais fortement remaniée par la suite. A remarquer la jolie porte percée dans le mur latéral.

Au centre : le presbytère de Tremelo est une ravissante construction norbertine de 1781. Entièrement restauré en 1977-1978, il abritera bientôt les services communaux.

Ci-contre : l'ancien doyenné d'Aarschot fut édiflé au XV^e siècle. Il a gardé de beaux restes en dépit de diverses modifications opérées au cours des siècles.

En page de droite, en haut : la cure d'Optielt n'a qu'un niveau mais elle est attirante par le cachet d'intimité qui l'imprègne.

En bas : la cure et l'église de Molenbeek-Wersbeek dans leur cadre champêtre.





Ci-dessus : plantée sur un promontoire et encore ceinturée par son vieux cimetière, l'église Saint-Laurent à Molenbeek-Wersbeek date du XIII^e siècle mais elle fut modifiée à plusieurs reprises au fil des siècles. A gauche et en contrebas du sanctuaire, on remarque le presbytère construit à flanc de coteau.

Ci-dessous : un jardin en broussailles entoure la cure de Houwaart, édifée en briques et pierres blanches, vers 1757. Le grand écrivain flamand, Henri Conscience, aimait rendre visite au curé de l'époque et il n'est pas impossible que ce soit là qu'il ait écrit son œuvre « De Boerenkrijg » (La guerre des paysans).



pareil classique en briques et pierre blanche.

Ici, c'est l'histoire qui, surtout, captive. L'aimable curé a bien voulu nous la raconter : son lointain prédécesseur, l'abbé Verborgstadt, avait été aumônier aux armées pendant la guerre des paysans. Henri Conscience lui fit de nombreuses visites, écoutant avec un intérêt passionné, les récits du vieux prêtre; il semble même que Conscience ébaucha là et peut-être même y écrivit son ouvrage « De Boerenkrijg » (La guerre des paysans).

Dans le bureau du curé, aux étagères croulant presque sous les livres, on imagine sans peine les longues veillées à la chandelle, où « l'ancien » contait ses campagnes.

SINT-PIETERS-RODE **Pastorijdreef**

Etions-nous en état de grâce ? En tout cas, en découvrant ce presbytère du XVII^e siècle, nous avons eu l'impression de pénétrer dans un domaine enchanté, plein de grâce et de mystère. La rivière entoure le domaine. On passe sur un petit pont aux garde-fous en fer forgé. Le porche à cintre surbaissé est couronné d'un fronton percé d'une niche où Saint Jean médite depuis de nombreuses décennies.

La maison apparaît au milieu d'un jardin de verdure et de fleurs. Les ancrages annoncent qu'elle date de 1690. Jolie porte à larmier et imposte en éventail. Les fenêtres sont à meneaux avec chaînages de pierre; une lucarne à gradins complète l'équilibre de la façade.

Les pièces, cossues et austères à la fois, meublées d'armoires et de bahuts anciens, sont dignes d'un prélat.

Des pigeons blancs volettent sur les corniches tandis que des paons aristocratiques se hissent sur les branches ou sur le mur.

Merveilleux presbytère de Sint-Pieters-Rode ! On ne peut s'empêcher d'évoquer le Grand Meaulnes. On part avec regret comme on quitterait un domaine de fée. ... Mais peut-être étions-nous en état de grâce !

(à suivre)

2* Voir début dans « Brabant » n° 2/1978.



La cure de Sint-Pieters-Rode est sans conteste l'une des plus belles et des plus imposantes de tout le Hageland. Le porche à cintre surbaissé (photo ci-contre) est couronné d'un élégant fronton percé d'une niche où saint Jean semble méditer depuis de nombreuses décennies.

Le porche une fois franchi et avec l'autorisation du gardien de l'enclos, un basset artésien, au demeurant bougrement sympathique, apparaît, au milieu d'un jardin de verdure et de fleurs où, quand ils ne font pas la roue, crient quelques paons aristocratiques, le lumineux presbytère (photo ci-dessous) de Sint-Pieters-Rode. Cette très belle construction, datée par ses ancrages de 1690, se distingue par sa jolie porte à larmier, ses fenêtres à meneaux, ses chaînages en pierres et son élégante lucarne à redents.



BRABANT

*Brabant, douce contrée, comme ta nature est belle
Avec tes bouleaux blancs qui bordent les chemins
Et dans le matin clair, comme une demoiselle
La mésange gracieuse s'empare de mon jardin.*

*J'habite cette région, refuge des poètes
Puisque des chants d'oiseaux y font vibrer les cœurs
C'est mon Brabant Wallon, c'est lui qui m'a vu naître
Et à lui je confie mes joies et mes douleurs.*



*J'aime ses maisons claires, ses parterres qui fleurissent
De mille et une couleurs, tel un conte de fée
Et dans les chemins creux, les serments qui se glissent
Au soir, sous la tonnelle, il fait si bon rêver.*

*Ses bois qui sont peuplés d'insectes et d'oiseaux
Les troncs bien alignés qui vers le ciel s'élancent
Et ses parterres fleuris me paraissent si beaux
Quand ils mettent, pour moi, leurs habits de dimanche.*

*J'ai humé la senteur du thym, de la lavande
Je connais les cailloux de ses petits sentiers
Et l'odeur du blé mûr près des fermes riantes
Quand juillet, doucement, commence à le dorer.*

*Brabant, comme ta contrée est douce pour rêver
Il y a sur ton lac un saule qui se penche
Tandis que les canards viennent y barboter
Parmi les cygnes fiers à la parure blanche.*

*Et tes cloches qui tintent de toutes tes églises
Sous les toits des maisons, elles semblent résonner
Celles des jours heureux et celles des jours tristes
Celles des heures joyeuses et celles qui font pleurer.*

*Te dire combien je t'aime, Brabant de ma jeunesse
Le bonheur que tu offres n'est pas à expliquer
Je voudrais, simplement, te donner ma vieillesse
Et mes tout derniers jours, à toi les réserver.*

Andrée FLESCHE

Deux personnalités peu connues du Bruxelles d'autrefois

Ignace et Paul Vitzthumb

par Marcel VANHAMME

Ignace Vitzthumb naquit à Baden, le 20 juillet 1720. Il entama ses humanités chez les oratoriens écossais de Vienne, études qu'il poursuivit, à l'âge de quinze ans, sous la ferme direction des jésuites installés à Bruxelles.

Le jeune Ignace fut enfant de chœur dans la Chapelle de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante générale des Pays-Bas.

La guerre de Sept Ans éclata en 1756, en Amérique et en Asie, puis s'étendit à l'Europe. L'Autriche s'allia à la France et à l'Espagne ; la Russie vint renforcer cette alliance opposée à l'Angleterre et à la Prusse.

Vitzthumb servit, jusqu'en 1763, dans le régiment du comte de Hardik.

En 1766, son nom apparut pour la première fois dans une entreprise de théâtre, à Bruxelles.

Le grand théâtre sur la « Monnoie »

Durant la première moitié du XVIII^e siècle,

cette salle de spectacle brilla de mille feux. A Bruxelles, on trouvait des amateurs qui s'intéressaient à l'opéra, à la musique de chambre, aux chanteurs français et aux comédiens italiens. Grâce à ces auditeurs privilégiés, le Grand Théâtre s'épanouissait et acquérait une réputation enviable parmi les scènes européennes.

D'abord associé à Complain, puis seul, Ignace Vitzthumb, chef de l'orchestre, s'occupa activement des spectacles.

La saison théâtrale de 1766 s'ouvrit avec une tragédie de Belloy, *Titus*, et un opéra comique, *Le Tonnelier*, musique de Gossec sur des paroles d'Audinot.

Les lourdes charges inhérentes à l'exploitation d'un théâtre

Devenue une des premières scènes européennes, la Monnaie monta de luxueux spectacles et de coûteux ballets. En dépit d'une aide gouvernementale et de généreux subsides octroyés

par Charles de Lorraine sur sa cassette privée, la situation financière de l'entreprise courut à la faillite, compliquée par une situation administrative défailante. A l'instar du Théâtre français, les comédiens du Grand Théâtre s'étaient constitués en association dont les membres se réservaient une pension sur la recette. Les artistes à part entière - au nombre de douze à quinze - remplissaient, à tour de rôle, les fonctions directoriales. Une telle organisation ne pouvait qu'entraver le bon fonctionnement de l'entreprise.

Au cours de la saison 1772-1773, les dépenses courantes atteignirent la somme considérable de 88.000 florins.

La haute qualité des représentations

Ce fut, en grande partie, l'œuvre d'Ignace Vitzthumb. A Bruxelles, il fit connaître Grétry qui faisait courir le tout Paris. Vitzthumb mit à son répertoire plusieurs compositions du maître, dont

La Fausse Magie, Les Mariages samnites, La Rosière de Salency et Le Tableau parlant.

Les relations que Vitzthumb entretenait avec Grétry - alors en pleine gloire - se détériorèrent pour cesser complètement lorsque le compositeur vint à Bruxelles pour assister à une représentation de *La Fausse Magie* et qu'il constata les audacieux remaniements que son œuvre avait subies (juillet 1776).

Étant entré en rapport avec Beaumarchais, Vitzthumb monta un *Barbier de Séville* plus complet que celui présenté à Paris.

Projet d'un théâtre flamand et apparition d'Henri Mees

Une nouvelle place, la place Saint-Michel (actuellement place des Martyrs), venait d'être ouverte (1775). Vitzthumb caressa l'espoir d'y installer un théâtre de planches et d'y ajouter des opéras flamands. Le chanteur le plus populaire à l'époque était Henri Mees, dit *Heintje*. Ce personnage naquit dans la ruelle du Chien Marin. Son enfance malheureuse le réduisit à la mendicité sur la voie publique. Puis, un beau jour, la chance le prépara à une destinée plus enviable lorsqu'il fut engagé comme assistant machiniste à la société de rhétorique, *La Fleur de Lis*. Les employeurs du jeune garçon lui firent donner généreusement des leçons de solfège.

Ignace Vitzthumb l'engagea comme chanteur. Par la suite, il épousa Marie-Françoise-Ghislaine, fille de son protecteur, née à Bruxelles le 24 octobre 1753 et chanteuse au Grand Théâtre.

Une atmosphère de libertinage

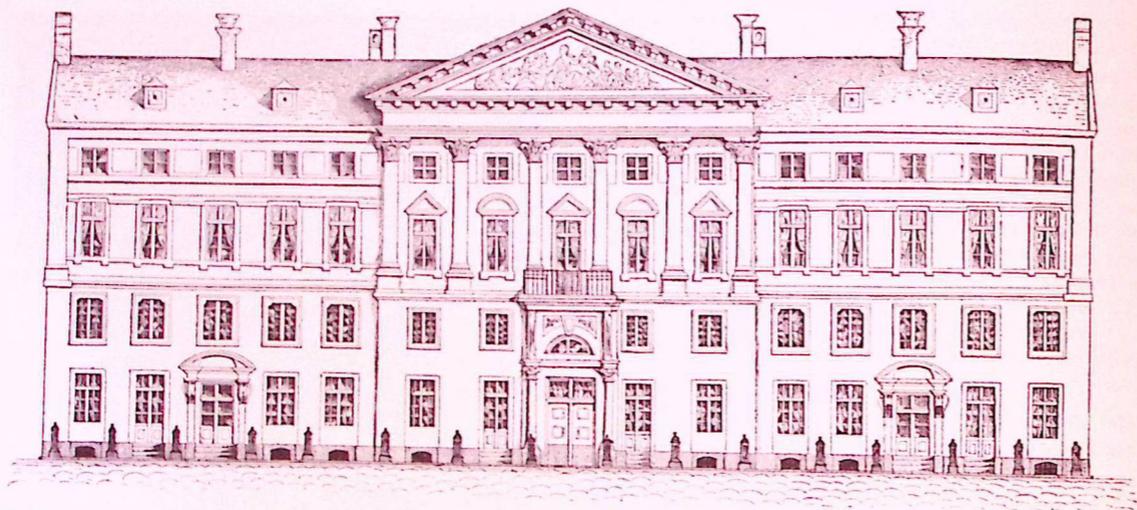
Hannetaire, entrepreneur de spectacles, était l'époux d'une jolie femme et père de filles très belles. Comédiennes, elles ne se privaient pas de prendre certaines libertés, à l'époque compatibles avec leur profession sans rigueur morale. Rosalide, une des « Trois Grâces », semble avoir eu avec son protecteur un cousinage à la mode de Bretagne ; Angélique et Eugénie, filles d'Hannetaire, étaient célèbres dans le monde libertin. Le marquis des Androuins s'intéressait à Eugénie, le prince de Ligne s'enticha



Ignace Vitzthumb, compositeur, chef d'orchestre et maître de la Chapelle Royale, d'après une gravure d'époque.

d'Angélique. Ce seigneur écrit à l'intention de sa belle maîtresse les paroles de *Cephalide ou les autres mariages samnites*. Ignace Vitzthumb et l'Italien Cifolelli composèrent la musique de cet opéra en trois actes, joué à Bruxelles en 1777 et qui ne rencontra que peu de succès auprès des connaisseurs.

Vitzthumb maître de la chapelle royale A la mort du maître, bien que les candidats fussent nombreux, Vitzthumb succéda à H.-J. Croes. Le choix s'était porté sur lui car il réunissait « le plus de talents, de capacité et d'expérience pour la composition et la direction de la musique ».



Le Théâtre de la Monnaie en 1700, d'après une gravure d'époque.

Le 4 mars 1791, Vitzthumb fut suspendu momentanément de ses fonctions, « pour inconduite », euphémisme pour expliquer qu'il avait pris une attitude favorable au mouvement insurrectionnel.

Le 12 avril de la même année, il demanda au Conseil des Finances le payement de ses appointements jusqu'au 14 mars.

L'exil volontaire

Sorti éprouvé de la situation politique, privé de sa charge, Vitzthumb s'adressa au conseiller Limpens - chargé des affaires de la chapelle royale - pour lui faire part du fait que resté sans ressources et le terme de sa suspension étant indéterminé, il se voyait dans l'impérieuse obligation de partir à Amsterdam afin d'y exercer les fonctions de régisseur et de maître de Musique à l'Opéra du collège dramatique et lyrique. En occupant ce nouveau poste, Vitzthumb se situait dans le voisinage très proche de ses expériences vécues, tant d'entrepreneur de théâtre que de musicien.

Cet exil lui pesa mais dura peu. Il revint à Bruxelles et vécut péniblement d'une pension octroyée au titre de maî-

tre de la chapelle et directeur de la musique de Leurs Altesses Royales, gouverneurs des Pays-Bas.

Cérémonies organisées en l'honneur d'Ignace Vitzthumb

Le compositeur n'était pas entièrement tombé dans l'oubli. En 1813, malgré ses quatre-vingt-onze ans d'âge, il dirigea des fragments de son œuvre, *Céphalide*, au cours d'un concert qui se déroula dans la salle de Bavière.

Le nonagénaire fut une nouvelle fois fêté deux ans plus tard au cours d'un concert vocal et instrumental organisé au même endroit. Des listes de souscription et de sympathie furent mises en circulation aux cafés de *l'Empereur* et de la *Monnaie* ; Madame Giorgis chanta une scène italienne sur une musique de Cimarosa ; le sculpteur Godecharle exécuta un buste du héros du jour ; Cardon grava un portrait accompagné de quelques vers mis en musique avec accompagnement de piano et de harpe par le petit-fils de Vitzthumb. Ce J.-H. Mees signalait, non sans redondance : « professeur honoraire de la musique de S.M. le roi des Pays-Bas, directeur d'une école spéciale

de musique vocale, propagateur du système *méloplaste* à Londres et dans le royaume des Pays-Bas, président honoraire de la Société philharmonique de Rouen, membre de la Société littéraire et des Beaux-Arts de Gand, ainsi que de l'Accord parfait, à Amsterdam ». Rappelons que le méloplaste est un tableau représentant une portée de musique sur laquelle le professeur indique avec une baguette les sons que l'élève doit entonner.

Ignace Vitzthumb mourut le 23 mars 1816. Depuis lors, son prestige a souffert d'une rapide érosion.

Ses œuvres musicales

Les œuvres musicales d'Ignace Vitzthumb sont peu abondantes. On cite, de lui, des messes et des motets composés probablement pour la chapelle royale. Il composa trois opéras : *Soldat par amour* - deux actes, paroles de Bastide et en collaboration avec van Maldere -, pièce représentée à Bruxelles le 4 novembre 1766 ; *Céphalide*, dont nous avons parlé ; *La Foire du Village*, deux actes présentés en 1786. Aucune de ces partitions ne fut imprimée.

Simone Clercx signala que la Bibliothèque Albert 1er possède, en partie, trois recueils d'ariettes arrangées pour chant, basse chiffrée et deux violons. Selon la musicologue, des deux premiers recueils il ne resterait que le cahier contenant la basse et la mélodie ; le troisième est représenté par les deux parties de violon. Ces airs, dit-elle, sont empruntés aux opéras à la mode de l'époque : Grétry, Fridzeri, Gluck, Traëta et Vitzthumb lui-même.

La carrière d'Henri Mees, beau-fils d'Ignace Vitzthumb

Après une enfance difficile et une adolescence marquée de dures années de formation, Henri Mees alla diriger avec grand succès le Théâtre de Varsovie. A son décès, survenu le 31 janvier

1819, à l'âge de soixante et un ans, l'établissement dont il assurait la destinée ferma ses portes en signe de deuil. Le Grand Duc Constantin assista aux funérailles. La veuve de Mees mourut en Russie où elle avait suivi son époux.

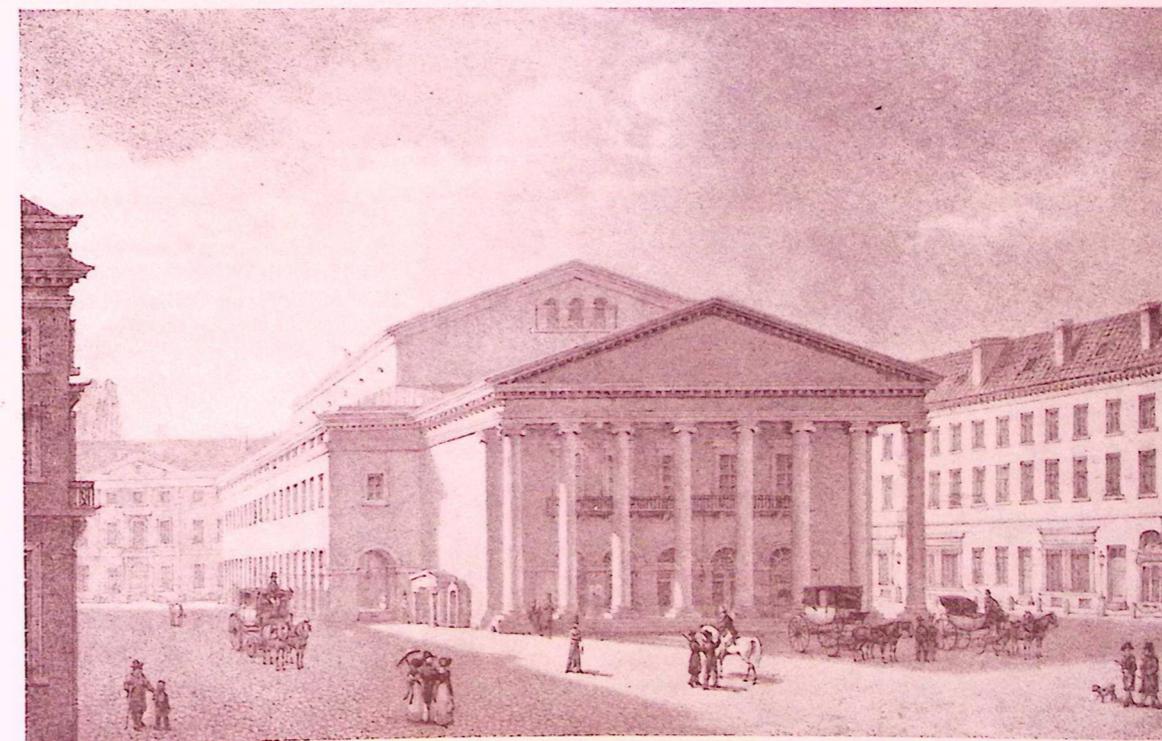
Paul Vitzthumb, botaniste et dessinateur de talent

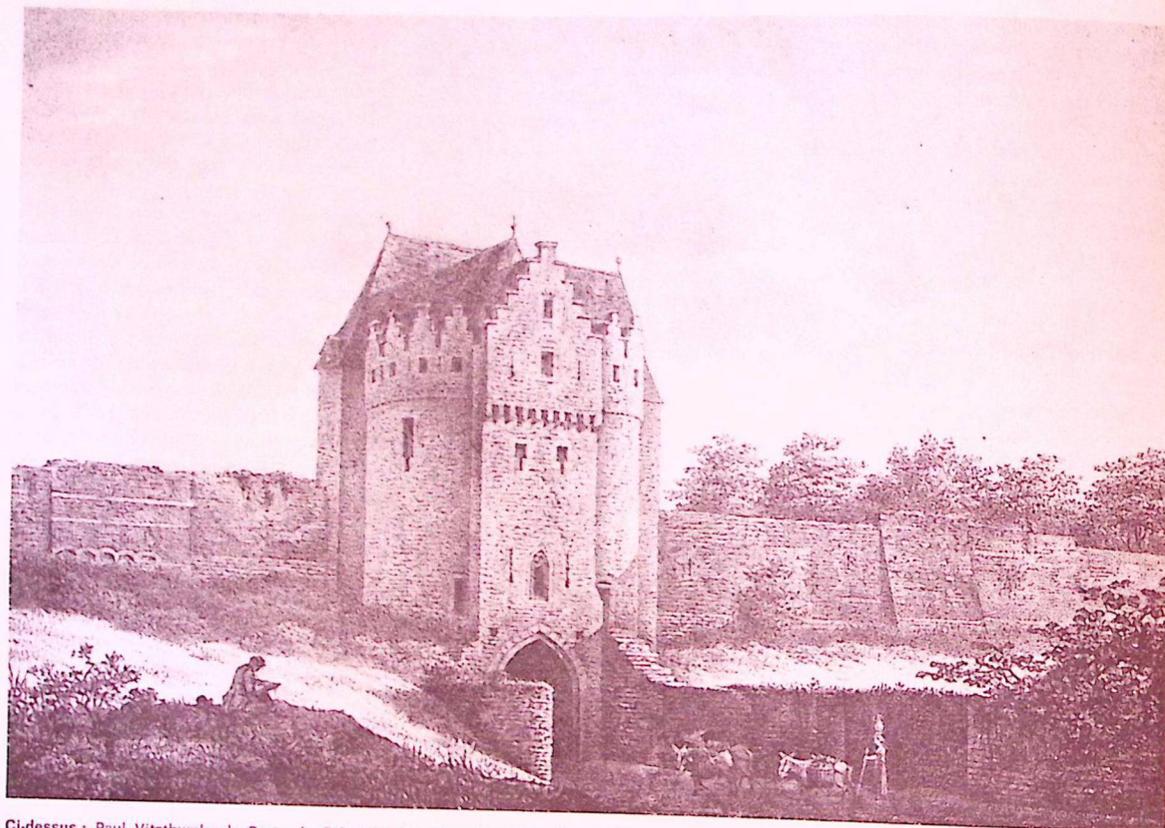
Paul Vitzthumb, fils d'Ignace, naquit à Bruxelles, au quartier du Coudenberg, le 3 mars 1751. Il prit le parti des patriotes, comme son père, à l'époque de la Révolution brabançonne. D'esprit républicain, il ne supporta guère la jactance des émigrés français dont beaucoup s'étaient réfugiés à Bruxelles en attendant, pensaient-ils, le retournement de la situation politique en France.

Un jour que Paul et quelques amis se trouvaient à Koekelberg, ils interpellèrent avec agressivité des royalistes français attablés au *Jardin de plaisance*, guinguette fort fréquentée. Une rixe éclata, ce qui valut à Paul Vitzthumb une incarcération de sept mois à la prison de la Porte de Hal.

Fétis a écrit que notre personnage était timbalier de la chapelle de Charles de Lorraine et du Théâtre royal. Cependant, les documents restent muets à ce sujet. Par contre, Paul Vitzthumb se passionna pour l'étude des végétaux : il fut assistant au Jardin botanique de Bruxelles. Lorsqu'il se déplaçait dans les environs de la ville, il emportait avec lui la *Botanographie Belgique ou Méthode pour connaître toutes les plantes qui croissent actuellement dans les provinces*

Le Théâtre de la Monnaie, reconstruit par Damesme, sous le règne de Guillaume 1^{er}.





Ci-dessus : Paul Vitzthumb : la Porte de Schaerbeek à Bruxelles, démolie en 1784.

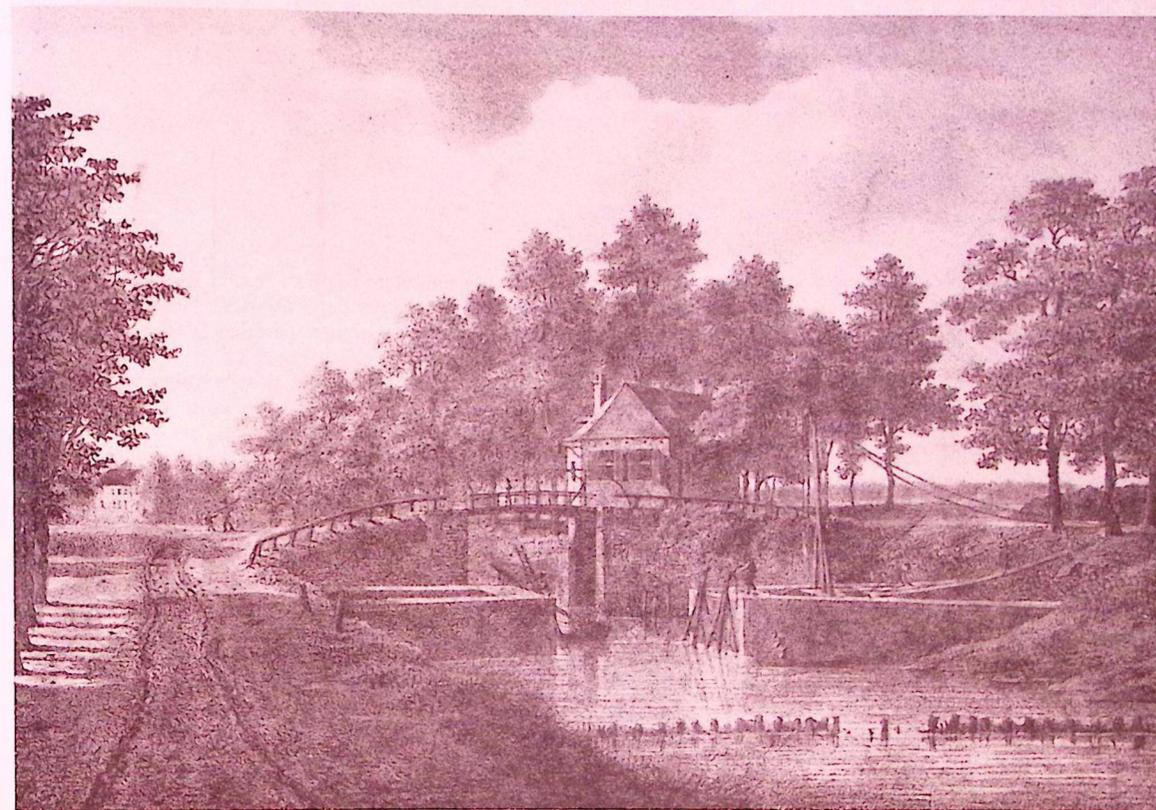
Ci-dessous : Paul Vitzthumb : la Porte de Halle à Bruxelles, dessinée le 21 septembre 1786.



septentrionales de la France, ouvrage de François-Joseph Lestiboudois, publié à Lille en 1781. Louis Quiévreux découvrit fortuitement chez un bouquiniste cette Flore ayant appartenu à Paul Vitzthumb. L'exemplaire était abondamment annoté. Sous la mention *Avec l'approbation et privilège du Roi*, le républicain Vitzthumb ajouta dont on aurait bien pu se passer.

Nous voilà bien au siècle de J.-J. Rousseau et des *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Paul parcourait les environs de Bruxelles et y fixait les paysages les plus significatifs. Ses inséparables chiens - Flambeau, Bélisande, Sybille et Loubas - gambadaient joyeusement aux côtés de leur maître.

Si le dessinateur reproduisit volontiers les détails architecturaux des monu-



Ci-dessus : Paul Vitzthumb : Vue du Pont de Laeken, dessinée, le 17 septembre 1823, pendant la construction du nouveau pont.

Ci-dessous : Paul Vitzthumb : Les Trois Tilleuls à Watermael-Boitsfort, dessinés par l'artiste en 1802.

ments entrevus, il ne dessina jamais les fleurs dont il observait soigneusement les caractéristiques.

Les dessins de Paul Vitzthumb qui nous sont parvenus sont une source précieuse de renseignements concernant les paysages urbains et ruraux de Bruxelles que son art fragilise. Les plus beaux exemplaires ou les plus caractéristiques de cette œuvre graphique sont conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Albert 1er, ainsi qu'au Musée communal de la capitale. Lors de certaines restaurations importantes, telle celle du château de Beersel, les architectes ne manquent pas de consulter ces fonds iconographiques. C'est le 6 avril 1787 que Paul Vitzthumb fit une esquisse de cette demeure seigneuriale.



par Jean DEMULLANDER

La tarte al'djotte

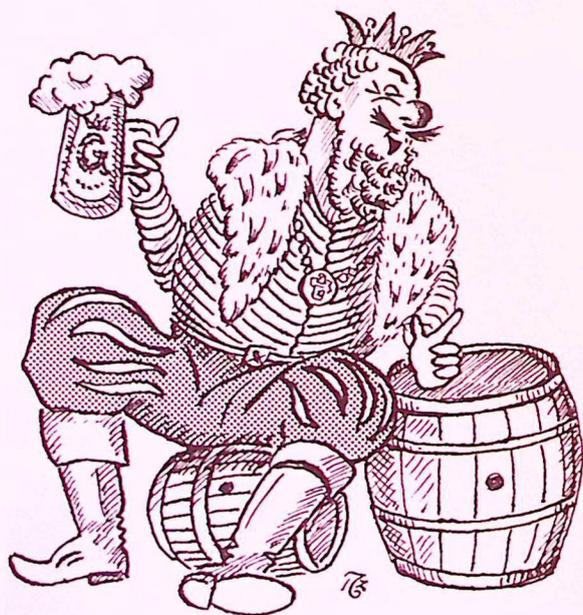
Fleuron du folklore culinaire nivellois

Ce plat nivellois, célèbre dans le monde des gastronomes, est semblable aux peuples heureux; il n'a pas d'histoire ou guère.

On sait cependant qu'il faut remonter très haut dans le passé de la cité pour en trouver les premières mentions et que les abbesses de Sainte-Gertrude n'ont pas dédaigné d'en réglementer la recette.

On constate aussi qu'il y a plusieurs siècles déjà, on allait déguster la « tarte al'djotte » dans une auberge de Monstreux qui, auparavant dénommée à la Verte, s'appelait, en réalité « A la Verte Tarte ».

On sait encore que le fromage de Nivelles, qui entre dans la composition de ce mets, avait acquis une renommée



enviable, puisque tous les ans, la ville en offrait un certain nombre au chancelier du Brabant et, qu'en 1544, on en présentait, à Bruxelles, une demi-douzaine à la reine de France.

La « tarte al'djotte » se présente sous trois aspects correspondant sans doute aux trois variétés de gourmets qui composent la population aclothe : la tarte au fromage, la « tarte al'djotte » proprement dite, ou tarte verte, dont le fromage est additionné de fines herbes; et, enfin, pour les gourmets raffinés, la tarte dite « mitoyenne », moitié tarte au fromage, moitié tarte verte.

Recette

Préparer de la pâte pétrie comme pour le pain, farine ordinaire, un peu de lait, un peu de beurre.

Fromage : Il faut employer le fromage gras, préparé en boulettes et vendu à Nivelles : il doit être bien « à point »; s'il n'est pas assez « fait », il ne se délaye ni ne fond assez bien et reste parfois « crayeux »; s'il est trop avancé, il devient trop coulant et piquant.

Quantité : Une boulette par tarte de dimension moyenne.

Préparation : Incorporer à la boulette de fromage, en mélangeant intimement, un œuf (blanc battu en neige), un peu de lait, une noix de beurre, une poignée des herbes suivantes, finement hachées : bette, persil, ciboule et petits oignons, en proportion sensiblement égale. Etendre cette composition sur la pâte à tarte, et passer au four jusqu'à ce que la tarte prenne une teinte très dorée (plutôt bien cuite que pas assez). Et voilà votre tarte verte ou « al'djotte » proprement dite.

Servir et manger très chaud comme expliqué ci-après.

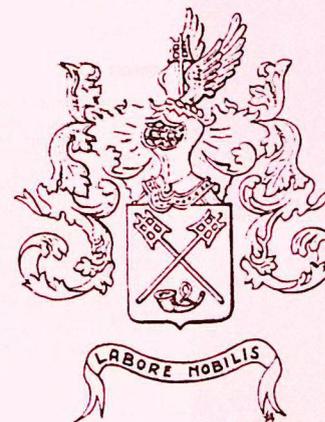
On prépare également la même tarte sans addition de fines herbes, pour obtenir la tarte au fromage simple, dite jaune.

De même, « la mitoyenne » s'obtient en étendant sur la moitié de la pâte du fromage additionné de fines herbes, et du fromage simple sur l'autre moitié; la tarte est donc verte et jaune, moitié-moitié.

Cette tarte, qu'elle soit verte, jaune ou mitoyenne, est servie sortant du four, sur une assiette chauffée et couverte d'un bon morceau de beurre (une grosse noix). Avant le découpage, piquer avec les dents de la fourchette le dessus de la tarte, pour y faire pénétrer le beurre. Certaines personnes y ajoutent du sel et du poivre fin, selon les goûts. Manger chaud. La boisson d'accompagnement est le bourgogne ou la bière forte (gueuze, Orval, etc...).

La « tarte al'djotte » peut se manger froide ou réchauffée à la poêle ou au four, mais elle perd alors une bonne partie de sa saveur.

Le terme « djotte » signifie spécialement en wallon nivellois, « bette » et non « choux » comme dans d'autres régions wallonnes. La bette (*beta vulgaris*) est la poirée de nos potagers.



Ecusson des brasseurs.

Les bières du terroir

Si la gastronomie fait partie du folklore, la boisson nationale a partie liée avec ce même folklore gastronomique.

La bière étant la « boisson nationale » par excellence, il convient de souligner le rôle que la bière et les estaminets ont tenu dans l'histoire du Brabant et en particulier dans le folklore bruxellois. La capitale fut de tous temps une ville de buveurs de bière et elle eut ses brasseries depuis les temps les plus lointains.

En effet, dès 1137 on connaissait déjà cinq moulins à mouler le grain pour la bière, autant que pour le pain.

Mais l'histoire de la bière est tellement étoffée qu'elle ne peut être traitée en détail sans déborder le cadre de cet essai. Il serait pourtant dommage de clore ce chapitre de la gastronomie folklorique en Brabant sans signaler à l'attention du touriste la gamme étonnante des capiteux breuvages, qui, s'ils sont brassés depuis des siècles par une des plus anciennes corporations, placée sous le patronage de saint Arnould, n'ont absolument rien de commun avec de l'eau bénite !

Il s'agit en tout premier lieu de la reine des bières bruxelloises : le lambic et sa digne lignée portant nom de gueuze (production spécifique de l'agglomération bruxelloise, du Pajottenland et de la région d'Entre Senne et Soignes), kriek, mars, faro et brune.

Les pils sont nombreuses et généralement débitées à la pression. Elles sont désaltérantes et digestives par les vertus de la fleur de houblon, cultivée dans les riches campagnes du Brabant et principalement dans la région d'Asse.

Jusqu'au milieu du vingtième siècle chaque région avait sa cervoise locale. Plusieurs d'entre elles ont été détrônées par des bières actuelles et ainsi disparurent quantité de petites brasseries artisanales.

Les rescapées se portent toujours bien et c'est ainsi que Merchtem, Opwijk, Steenhuffel et Mont-Saint-Guibert sont bien connus pour leurs bières spéciales à haute fermentation tandis qu'à Hal vous attend la réputée Duivelsbier; à Louvain vous trouverez encore de la Peeterman et de la « Blanche », dite la « Leuves »; également une blanche à Hoegaarden et, à Diest, une double-brune qu'il est prudent de ne courtiser qu'avec modération quel que soit l'émerveillement que vous éprouverez; sans oublier la fameuse bière des bénédictins d'Affligem, brassée de nos jours à Opwijk, et la non moins réputée bière des moines de Villers, que l'on peut déguster à Villers-la-Ville, bien entendu, mais aussi au Centre d'accueil du Mémorial Kongolo à Gentinnes.

Toutes ces bières sont très digestives et à la base d'une cuisine fine à la Gambrinus, que le touriste découvrira avec enchantement.

C'est le triomphe de l'orge germé, du blé, du froment et du houblon.

(à suivre)

Voir également « Brabant », numéro spécial 1-2, n°s 4, 5 et 6/1976, n°s 1 et 4/1977 ainsi que les n°s 1 et 2/1978.

FOLKLORE VIVANT...



REBECQ

Week-end « Belle Epoque » : malgré le mauvais temps, les touristes vinrent en foule aux festivités traditionnelles des 13, 14 et 15 mai derniers (Pentecôte) organisées de main de maître par l'Administration communale, le Syndicat d'Initiative et le Foyer Culturel de Rebecq.
En haut : un des nombreux chars ayant participé au cortège.
En bas : les élèves de l'école de danse exécutant un « french cancan » endiablé.

EN BRABANT WALLON



OTTIGNIES

Ducasse des Vis t'Chapias de Stimont : un public extrêmement dense s'était donné rendez-vous, le 21 mai dernier, au pittoresque hameau de Stimont à Ottignies pour applaudir le splendide cortège animé par le groupe folklorique « Les Vis t'Chapias de Stimont » fondé en 1924 et qui, comme chaque année, a parcouru les rues de la localité en exécutant avec un entrain communicatif des danses issues du répertoire populaire et traditionnel.



Coup d'œil rétrospectif sur une remarquable exposition

"Bienvenue en Limbourg,"

CHACQUE année, durant les mois d'été, le Crédit Communal de Belgique organise au Passage 44, à Bruxelles, une exposition consacrée à une de nos provinces. On peut déjà parler de tradition puisque Namur (1973), la Flandre Occidentale (1974), le Luxembourg (1975), la Flandre Orientale (1976) et le Hainaut (1977) sont venus y montrer le visage de leur province.

En juillet et août derniers, c'est le Limbourg qui fut convié à présenter les multiples facettes d'un visage paradoxalement juvénile quoique déjà chargé de plusieurs siècles d'histoire. Quels furent les principaux thèmes évoqués lors de cette remarquable exposition ?

Tout d'abord, le tourisme

La pop-musique, des photos grandeur nature ont fait revivre l'ambiance de foule de Jazz-Bilzen et du Festival de Musique de la Jeunesse de Neerpelt. Beaucoup ne connaissent le Limbourg que par ses relais touristiques, comme Bokrijk, la région des Fourons, Hengelhof et Kelcherhof; d'autres pensent au circuit de Zolder, à Jazz-Bilzen ou aux Basilica Concerten. Le Limbourg est cependant beaucoup plus que cela. Il a un riche passé dont témoignent des œuvres d'art romanes uniques. Son folklore est vivant, il se retrouve dans les fêtes de tir de l'ancien Limbourg, le Carnaval du pays mosan, le genièvre hasseltois, etc...

Par ailleurs, le Limbourg possède, par habitant, plus d'espaces verts que dans toutes les autres communes fla-

mandes réunies. Cette richesse est considérée comme un trésor qui doit être protégé afin que le Limbourg puisse préserver ses chances touristiques. Une évocation de la faune et de la flore a notamment souligné cette préoccupation.

La culture

Le développement de l'infrastructure sportive, la création de nombreuses bibliothèques et d'un vaste réseau de

Boholt: statue de saint Christophe (XVII^e siècle).



centres culturels provinciaux et communaux démontrent un planning bien structuré, qui répond aux besoins propres de la population.

En ce qui concerne l'enseignement, il apparaît que le nombre d'étudiants limbourgeois universitaires s'élève actuellement à 10,20 % de la population universitaire moyenne du pays. Ce pourcentage est le plus élevé en Belgique.

L'habitat

Ce qui frappe au Limbourg, c'est l'absence de grandes agglomérations urbaines. Ceci s'explique par le retard considérable d'une région agraire peu peuplée dont le développement ne s'est fait que très lentement.

Ces dernières années, la croissance massive de la population a changé le mode de vie tant dans les villages de la Campine, de la Hesbaye et du pays mosan que dans les vieux centres urbains, tels : Maaseik, Borgloon, Tongres, Saint-Trond et Hasselt. La construction d'habitations sociales et résidentielles fut, dès lors, inévitable.

Des photos, des objets et plusieurs spectacles audio-visuels ont situé l'homme dans son environnement.

La vie limbourgeoise c'est aussi le tir à l'arc, le carnaval, les cortèges folkloriques. C'est la vie du village animée par la fanfare locale, confrontée à un contexte industriel où règnent un rythme de travail et une tension constants. Ce qui détermine, en plus, la façon de vivre et d'habiter, c'est une population jeune (un habitant sur deux a moins de 25 ans). L'exposition a consacré une large part à tous ces phénomènes.

L'économie

En une génération, le Limbourg est passé du travail à la mine au travail à la chaîne. A cette occasion, l'exposition a abordé le phénomène important du développement industriel de cette province, au moyen, d'une part, d'audio-visuels et de diapositives et, d'autre part, de données statistiques.

La venue au Limbourg de sociétés multinationales, qui ont ouvert la porte à l'électronique, aux industries automobiles et chimiques, et les P.E.M. « Petites et Moyennes Entreprises » furent également évoquées dans le cadre de cette captivante exposition qui connut le succès qu'elle méritait.

La vie de nos syndicats

S.I. Braine-l'Alleud

Fêtes du XX^e anniversaire du S.I.

Le syndicat d'initiative et de tourisme de Braine-l'Alleud fêtera à partir du 27 septembre prochain le XX^e anniversaire de sa fondation. Placées sous le patronage de l'Administration Communale, les diverses manifestations prévues se dérouleront parallèlement aux Fêtes de la Wallonie ainsi qu'à la célébration du 170^e anniversaire de la fondation de la Société Royale d'Harmonie. Parmi les nombreuses activités prévues, nous citerons une **exposition des Métiers d'Art du Brabant** (du 29 septembre au 8 octobre) composée principalement de tapisseries et de céramiques, les expositions présentées par l'Union des Artistes Brainois, l'Association du Musée, le club archéologique Amphora, et les photos primées au concours Brainevision 78. Plusieurs projections de montages audio-visuels consacrés à des sujets touristiques locaux sont prévues. Toutes ces activités auront lieu dans les salles de la Maison Communale. Le S.I. a organisé d'autre part une promenade cyclo-touristique dans la région et de multiples animations sportives et de détente.
Renseignements :
F. Mariën, (tél. (02) 384 29 42).

S.I. Rixensart

Nouveau Conseil d'Administration

Afin d'étendre son action à l'entière de la nouvelle commune comprenant Genval et Rosières, le S.I. de Rixensart

a modifié son Conseil d'administration dont voici la composition : TAGNON Paul : Président (tél. (02) 653 46 73) ; LEONARD René : Vice-Président; GOUGE Ludger : Secrétaire (tél. 653 67 88) ; CAMPE Andrée : Secrétaire-Adjointe ; MAYA André : Trésorier ; PHILIPPE Yvon : Trésorier-Adjoint ; FIGEYS Jacques : Délégué au Foyer Culturel. Administrateurs : MARTIN Maurice, DOXINS Jean, PENTENRIEDER Herbert, JUCLER Claude, VANDENSTEEN Paul, DENIS Albert, DEVILLE Andrée et FONTAINE Claude.



Un aspect des ruines majestueuses de l'abbaye de Villers.

S.I. Villers-la-Ville

Réouverture du bureau d'information

Le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville a rouvert son bureau d'information situé à la « Porte de Bruxelles », dont le bâtiment formait autrefois le principal accès à l'Abbaye.

Le bureau est ouvert jusqu'au 30 septembre 1978, en semaine de 14 h. à 19 h. et le dimanche de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h.

Dans le but de promouvoir l'artisanat local, une exposition permanente de métiers d'art de la région y est organisée.

Les visiteurs pourront également y trouver toute la documentation souhaitable sur l'abbaye ainsi qu'une brochure fort intéressante proposant six promenades dans les bois entourant les Ruines. Outre la description des itinéraires, la brochure donne un aperçu de l'histoire locale. Tous renseignements peuvent être obtenus au S.I. de Villers-la-Ville ou au guichet des Ruines (tél. (071) 67 77 25).



Rixensart: le château de Merode, un des joyaux architecturaux du Brabant Wallon.

La gestion financière d'une capitale à ses débuts :

Bruxelles 1334 - 1467



Bruxelles : le quai au XVIIe siècle. Dessin représentant le déchargement d'un bateau.

Le Tome cinquante-quatre (1977) des Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles est sorti récemment des presses de l'Imprimerie Veys à Tielt. Il est entièrement consacré à une étude extrêmement fouillée et, à plusieurs égards, remarquable de Claire Dickstein-Bernard, archiviste du Centre public d'aide sociale de Bruxelles, qui s'est attelée, au cours de ces dernières années, à une tâche particulièrement ardue et ingrate en raison

de la pauvreté des sources et de l'historiographie, à savoir celle de présenter la gestion des finances de notre capitale depuis 1334, date où Bruxelles s'était dotée de deux receveurs particuliers pour administrer ses finances jusqu'en 1467, année qui, à la suite de la mort de Philippe le Bon, marque le début pour Bruxelles d'une période de déclin et de perte d'influence. Dans la première partie de son étude, l'auteur traite de l'activité des adminis-

trations avec inventaire des sources de revenus et examen des problèmes particuliers des caisses de la ville, de la Gilde et de la Chaussée. La mise en œuvre des sources permet de reconstituer l'évolution des finances communales entre 1334 et 1467 dans le cadre de la situation économique locale, et d'étudier les origines, les caractéristiques et l'évolution du système de financement afin de déterminer le rôle des receveurs et du changeur.

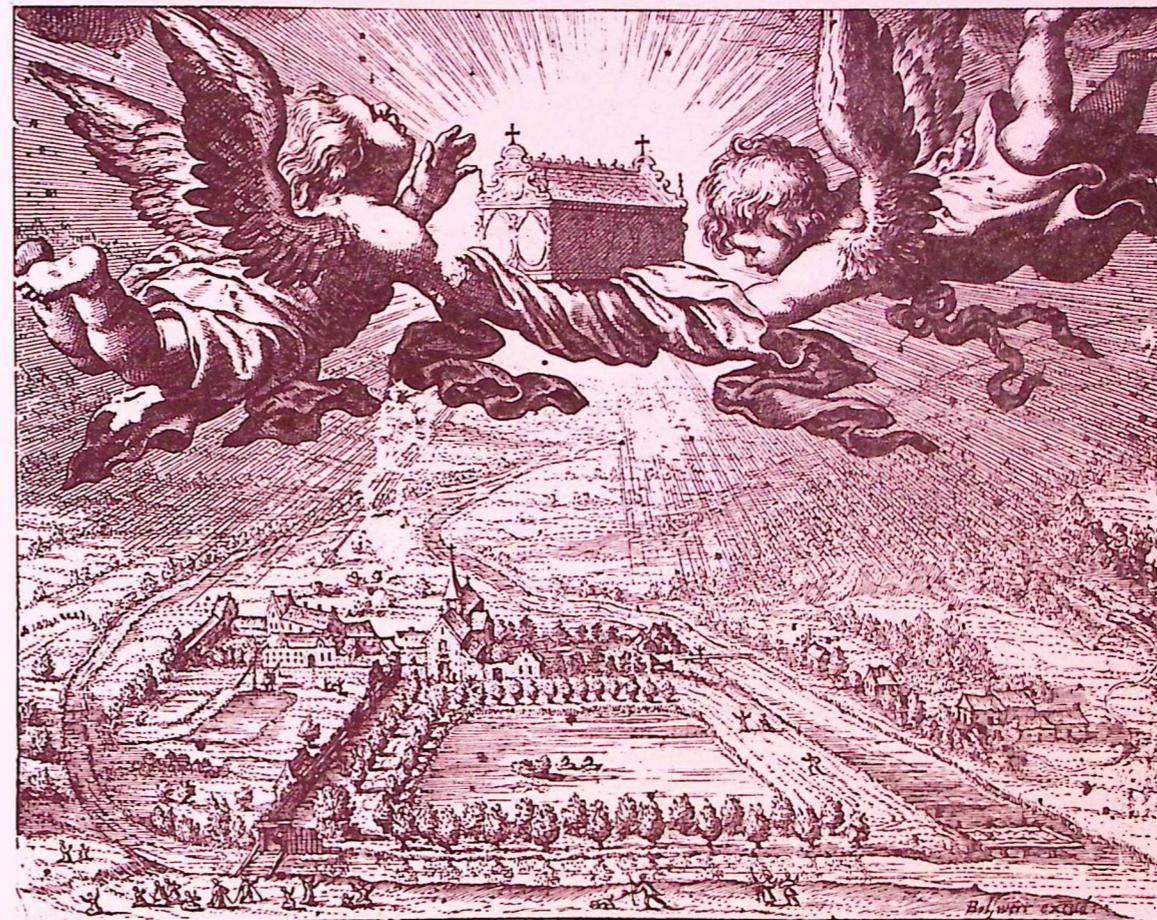
La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux administrateurs et à leurs auxiliaires : origine sociale, biographie, statut, fonction, attributions respectives. Ces personnages appartenant à des milieux très divers, l'ouvrage apporte une importante contribution à l'histoire sociale de la ville. Les mécanismes de contrôle de la gestion sont également traités.

L'ouvrage comporte, aussi, des annexes et des tableaux divers (listes de receveurs, changeurs et clerks, caractéristiques des différentes rentes payées par la ville, part de Bruxelles dans les aides, etc...). Il est, en outre, enrichi d'une quinzaine d'illustrations en couleurs et noir et blanc. Bien que la quasi totalité de la comptabilité communale ait disparu, l'historien de Bruxelles pourra de la sorte disposer, grâce aux recherches méthodiques de l'auteur, d'un outil de travail tant sur l'organisation que sur les monuments et les grands travaux de la ville, ainsi que sur diverses familles bruxelloises, soit lignagères, soit des affaires, soit encore des métiers.

La Gestion financière d'une capitale à ses débuts : Bruxelles, 1334-1467, un ouvrage de 504 pages avec illustrations, index et table des noms de lieux et de personnes, vendu dans les bonnes librairies au prix de 800 F.

Exposition à l'Eglise de Basse-Wavre

Le Culte marial à travers les siècles



Boetius Bolswert : représentation de Notre-Dame de Basse-Wavre avec la châsse miraculeuse qui, suivant la légende, fut portée du Ciel par des anges, en l'an de grâce 1050.

Depuis 1152, les pèlerins de Notre-Dame de Basse-Wavre vénéraient la châsse miraculeuse, soit en son sanctuaire, soit lors de ses processions à travers le Brabant et la Hesbaye. Vers 1530-1540, l'instauration du Grand Tour marqua un couronnement et une fin des grandes processions du Moyen Âge.

Entre 1580 et 1585, alors que les guerres de religion sévissaient dans les Pays-Bas Espagnols et que les Calvinistes tenaient la ville de Bruxelles sous leur joug, une bande de fanatiques protestants ravagea la ville de Wavre, déterra la sainte châsse, la pilla et la jeta au feu. Il n'en subsista que les montants et quelques débris. Les moi-

nes du prieuré confectionnèrent un coffre provisoire en bois dans lequel ils placèrent quelques reliques sauvées du désastre.

L'apaisement revenu, le culte marial retrouva son éclat d'antan grâce à la bienveillante intervention de l'archiduchesse Isabelle, régente des Pays-Bas. En 1628, l'archevêque de Malines Jac-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

ques Boonen, qui était en même temps abbé d'Affligem, fit don au prieuré de Basse-Wavre d'une nouvelle châsse en cuivre doré dont l'inauguration solennelle eut lieu en septembre 1628 en présence de l'évêque de Namur, dont dépendait alors Wavre, et du prévôt d'Affligem. L'événement fut gravé dans le bronze par l'artiste hollandais Boetius-Adam Bolswert.

Trois cent cinquante ans se sont écoulés depuis. Le Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région se devait de marquer cet anniversaire. C'est dans ce but qu'il organise cette année une exposition évoquant le culte marial de Basse-Wavre à travers les siècles par le document, l'image et l'objet.

Cette exposition se tient présentement dans l'église de Basse-Wavre. **Elle peut être visitée tous les jours, de 14 à 18 heures, jusqu'au 1er octobre prochain.** Un catalogue commenté permet aux visiteurs de conserver un souvenir durable de cet événement important tant sur le plan historique qu'artistique. La participation aux frais est de 50 F par personne. Ce droit est ramené à 10 F par personne pour les groupes scolaires.

Un appel du Fonds d'Histoire du Mouvement Wallon

Le Fonds d'Histoire du Mouvement Wallon (ville de Liège) recherche en vue d'une exposition qu'il compte organiser, des livres, brochures, journaux, dessins, photos, tracts, affiches et autres documents relatifs au Mouvement Wallon de 1886 à 1914.

Les lecteurs, qui posséderaient l'un ou l'autre documents se rapportant au Mouvement Wallon et qui consentiraient à les prêter, sont priés de s'adresser à Madame Irène Vrancken, Conservateur du Fonds d'Histoire du Mouvement Wallon, Maison de la Culture « Les Chiroux », place des Carmes 8 à 4000 Liège; tél. (041) 23 19 60, ext. 149 et 150. Merci d'avance.

PLUSIEURS COMMUNES PARTICIPERONT AU MILLENAIRE DE BRUXELLES

On sait qu'un programme extrêmement varié, touchant à tous les domaines (art, folklore, sport, animations populaires, etc.) est prévu pour le Millénaire de Bruxelles, qui sera fêté tout au long de 1979.

Si la Ville de Bruxelles assumera la plus grosse part de ce programme, qui attirera des milliers et des milliers de personnes — Bruxellois, Belges de toutes les régions, étrangers — de nombreuses autres institutions participeront, également, à la commémoration des mille ans de la capitale.

C'est ainsi que les communes d'Ixelles, d'Anderlecht, de Molenbeek, de Saint-Gilles, de Schaerbeek, de Watermael-Boitsfort, de Woluwe-Saint-Lambert et de Woluwe-Saint-Pierre ont fait savoir qu'elles s'associaient à plusieurs des animations mises sur pied par le Bureau du Millénaire : exposition sur les trésors d'art de nos églises, tournoi de fanfares, concerts dans les galeries couvertes, fête des fleurs au Bois de la Cambre, exposition de sculptures monumentales, animation au Parc de Bruxelles, etc...

On attend encore les suggestions et accords d'autres communes, mais il est certain qu'en 1979, toutes axeront une grande partie de leurs animations propres sur le Millénaire.

Emission d'une médaille en or à l'occasion du Millénaire de Bruxelles

A l'occasion du millénaire de Bruxelles qui sera célébré en 1979, la Monnaie Royale de Belgique procédera, pour le compte de la Ville de Bruxelles, à la frappe d'une médaille en or, présentant les caractéristiques techniques des anciennes pièces belges de 20 francs or, c'est-à-dire une médaille au titre de 900 millièmes, au diamètre de 21 mm et au poids de 6,4516 gr.

Elle comportera d'un côté l'Hôtel de Ville de Bruxelles et la mention Urbs Bruxella, de l'autre côté Saint-Michel et la mention 979-1979.

Les souscriptions à la médaille, au prix de ± 2.450 F pièce, seront reçues par toutes les banques, les caisses d'épargne privées, les établissements financiers du secteur public et les agents de change établis en Belgique, du 23 octobre au 1er décembre 1978.



Ci-dessus : l'emblème figurant sur les affiches du millénaire de Bruxelles.

Auto-collants du Millénaire de Bruxelles

Les premiers auto-collants du Millénaire de Bruxelles sont en vente au T.I.B. (rue du Marché-aux-Herbes 61), au prix de 10 F.

Ils permettent à tous les Bruxellois et amis de Bruxelles de faire connaître ce grand événement partout où ils se déplacent en voiture.

Il sera, tout particulièrement, sympathique que ceux qui doivent encore partir en vacances familiarisent ainsi l'image du Millénaire, à l'étranger et dans les autres régions de Belgique, dès maintenant.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

UN TIMBRE HOTESSE 58-78

Ce timbre a été octroyé par le Ministre des P.T.T., Monsieur L. DEFOSSET, afin de rappeler la création d'un métier féminin nouveau, celui d'hôtesse d'accueil.

Le dessin est signé Moussia HAULOT. C'est en 1958 que 280 hôtesses de l'Exposition Universelle ont accueilli 40.000.000 de visiteurs dès nos frontières, ports, aéroports, gares et sur le site de cette manifestation mondiale.

Depuis 20 ans, les hôtesses de Bruxelles ont assuré un accueil compétent et polyglotte à l'Hôtel de Ville, dans les installations de la rue de la Colline et aujourd'hui de la rue du Marché-aux-Herbes, 61, ainsi que lors de congrès, foires et salons.

Le sourire des hôtesses de Bruxelles est l'image de marque de la Capitale. Ce métier créé par elles, pionnières de l'accueil, a été pour le tourisme et l'industrie un modèle partout imité.

Ce timbre, d'une valeur de 6 F, sera vendu dans tous les bureaux de poste de Belgique du 25 septembre 1978 au 31 décembre 1980. Toutefois, une vente par priorité aura lieu les 23 et 24 septembre 1978 au Bureau d'Accueil de la Maison du Tourisme « 3 B », rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles.

Exposition de Métiers d'Art du Brabant

Du 30 juin au 29 juillet s'est tenue dans la splendide salle des « 3 B » à Bruxelles une remarquable exposition consacrée aux Métiers d'Art du Brabant. Notre Office n'a pas voulu cette fois monter un éventail des artisans d'art du Brabant mais a permis à quelques-uns d'entre eux de présenter leurs œuvres de façon plus complète afin que le public ait une vue d'ensemble de leur création.

Thérèse Hauptmann, Jo-Anne Devroey-Caron et Alfred Mandeville, trois céra-



Le timbre dédié aux hôtesses de Bruxelles et imprimé par le procédé de l'héliogravure sera vendu dans tous les bureaux de poste du pays à partir du 25 septembre 1978.

mistes au travail très différent, rivalisèrent de formes. Jef Vaes présenta également de la céramique mais aussi de remarquables bronzes.

Les visiteurs purent admirer les très belles tapisseries de Marcelle Truyens et les chatoyants batiks de Ghislaine Geert. Une fois de plus, nos artisans d'art ont atteint leur but : « Eclairer la maison d'aujourd'hui en y faisant éclore les formes et le contenu poétique d'un nouvel humanisme » comme l'écrivait récemment Paul Caso.

Aéroport de Zaventem :

Inauguration du nouveau Bureau National d'Accueil

C'est le 30 mai 1978 que M. Jos Chabert, Ministre des Communications inaugurerait officiellement le nouveau Bureau National d'Accueil et d'Informations Touristiques situé dans le hall d'arrivée des voyageurs de l'aéroport. Dans son allocution, le Ministre a notamment déclaré :

« Dans la période actuelle assombrie par la crise économique il m'apparaît indispensable d'accorder une attention accrue au tourisme, secteur d'activités qui occupe la deuxième place des industries les plus importantes de notre pays.

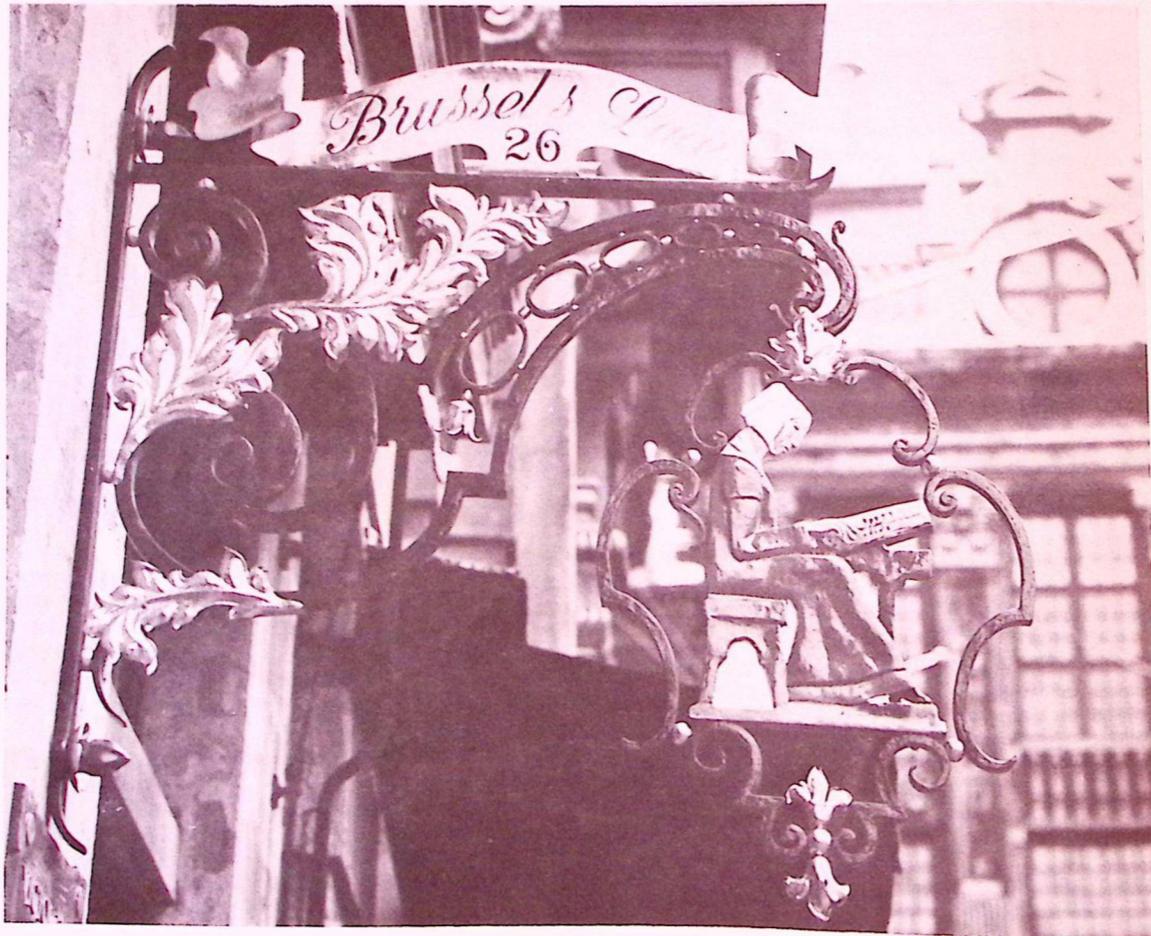
L'implantation de ce bureau à Zaventem se justifiait pleinement, vu le rôle de tout premier ordre de notre aéroport national, en matière touristique. Les mouvements annuels de cet aéroport représentent quelque deux millions de visiteurs étrangers. C'est le premier contact de ceux-ci avec la Belgique et la porte d'entrée vers l'Europe.

C'est pourquoi, il est indispensable d'organiser de la manière la plus efficace, l'information la plus complète et la plus rapide à l'intention des voyageurs.

En inaugurant cet office touristique, je n'hésite pas à y voir le symbole de notre aéroport national, la serviabilité et l'accueil chaleureux à l'égard de nos hôtes d'où qu'ils viennent ».

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

A Bruxelles, une enseigne qui en appelle d'autres



Un lieu aussi remarquable que la Grand-Place de Bruxelles ne supporte pas les détails médiocres voire simplement banals.

C'est pourquoi, la pose d'une nouvelle enseigne inspirée par les traditions artisanales d'autrefois mérite qu'on s'y arrête.

L'enseigne, qui orne la façade de la Maison Antoine, a demandé de longues études et le choix d'un ferronnier comme il n'en n'existe plus guère

aujourd'hui.

La collaboration entre l'architecte Rombaut, qui, déjà, avait rénové cette ancienne maison des Peintres, dite « De Duif », et Jules Heyndrickx fut exemplaire. Leur dentellière toute émaillée de bleu dans son feuillage de cuivre s'inscrit joliment dans l'architecture de cette façade face à l'Hôtel de Ville.

Il faudrait, à présent, que cette enseigne, comme il en était autrefois, suscite d'autres exemples réussis.

La Maison « De Duif » est doublement historique; tout d'abord parce qu'elle fait partie de cet ensemble unique au monde conçu au début du XVI^e siècle et rebâti après l'incendie de 1695. Ensuite, parce qu'elle fut habitée par Victor Hugo, en exil, durant toute l'année 1852.

L'actuel propriétaire, Gustave De Cock, se propose, d'ailleurs, de reconstituer le bureau où le grand poète écrivit plusieurs œuvres et une importante cor-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

respondance.

La Maison Victor Hugo, place des Vosges, à Paris, a promis son concours pour la réalisation de ce mini-musée qui ouvrira ses portes à l'occasion du millénaire de Bruxelles.

En attendant, les amateurs de belles et vieilles dentelles auront tout loisir d'admirer des pièces vieilles de plusieurs centaines d'années — jupes, voiles, nappes, étoles, carrés travaillés en points divers — qui elles aussi figurent comme des joyaux dans les vitrines du rez-de-chaussée de la Maison Antoine.

Une exposition d'art et d'artisanat au château de Steenhault à Vollezele

Une intéressante exposition d'art et d'artisanat se tient présentement dans les greniers dits « L'Atelier de Steenhault », Château de Steenhault, Lindestraat à Vollezele (entre Enghien et Ninove). Ledit atelier a été mis aimablement à la disposition des artistes par le Baron et la Baronne t'Kint de Roodenbeke et cela en vue de favoriser la promotion culturelle.

L'exposition proprement dite, organisée par la Baronne de Steenhault de Waerbeek, groupe une belle brochette d'artistes qui présentent, à cette occasion, leurs dernières œuvres.

Il s'agit de Marc Vanderborght, peintre (Prix du Brabant 1971), Antoine Allard, peintre également, qui excelle dans les portraits, Camille Broodcoorens, spécialisée dans la création de poupées folkloriques, Jacques Guilmot, sculpteur (Prix de la Jeune Sculpture 1966), Anne Cuvelier (gravures, eaux-fortes, lithographies), Chantal Declève (peintures à l'huile et gouache), Claire Istace (pastels) et, enfin, Caroline de Steenhault (émaux et peintures sur émail).

Cette exposition est ouverte tous les jours, excepté le mardi, de 14 à 18 heures, jusqu'au 30 septembre 1978.

Un guide des haltes culturelles et spirituelles

Jusqu'à présent, il n'existait pas de guide présentant aux adultes des activités de vacances organisées en Belgique francophone, entre juin et octobre. Cette lacune est à présent comblée.

Le « Guide des haltes culturelles et spirituelles », édité par la Commission interdiocésaine francophone de la Pastorale du Tourisme, vient de sortir de presse. L'ouvrage, qui répond à un besoin souvent exprimé, a été réalisé par trois membres de la Commission diocésaine francophone de Bruxelles. Le guide comprend un inventaire de plusieurs centaines d'activités : accueil en abbayes, centres de pèlerinages, retraites à thèmes et sessions diver-

ses, activités socio-culturelles et sportives, rencontres et contacts sociaux, services d'accueil et aide morale, manifestations folkloriques et festivités...

Au total, 100 organisations en plus de 130 lieux différents. En outre, le guide contient une bibliographie et des adresses utiles.

Les auteurs veulent rendre service tant aux personnes qui ne partent pas en vacances qu'à celles qui séjournent dans la partie francophone du pays. Quelques initiatives d'animation spirituelle sont cependant signalées pour le littoral. Les auteurs mentionnent aussi des listes d'endroits accessibles aux handicapés moteurs.

Ce guide peut être obtenu, au prix de 80 F, pièce, au compte n° 001-0503136-73 de : « Bruxelles, Pastorale du Tourisme », rue du Grand Hospice 28, 1000 Bruxelles.

Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	0,50 %
à 1 mois de préavis	3,90 %
à 3 mois de préavis	5,15 %
à 6 mois de préavis	6,00 %
à 12 mois de préavis	7,00 %

Livret de dépôt sans précompte **6% net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés - 1000 BRUXELLES - T. 02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84 - 6000 CHARLEROI - T. 071/31.44.49

FESTIVAL MUSICAL DU BRABANT WALLON 1978

- Mardi 12 septembre :** WATERLOO - Eglise Saint-Joseph : les Swingle Singers II (20 heures).
- Samedi 16 septembre :** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale : Jean-Claude Vanden Eynden (piano) et Philipp Hirshhorn (violon) (17 heures).
- Jeudi 21 septembre :** LOUVAIN-LA-NEUVE (OTTIGNIES) - Salle Jean Vilar, rue du Sablon (Agora), Centre urbain : les Chœurs et Orchestre de Lausanne, placés sous la direction de Michel Corboz, interprètent des œuvres de Vivaldi et Monteverdi. Ce concert, placé sous le patronage de la Loterie Nationale, débutera à 20 heures.
- Vendredi 22 septembre :** BRAINE-L'ALLEUD - Eglise Saint-Etienne : Les Percussions de Strasbourg. Ce concert, placé également sous le patronage de la Loterie Nationale, débutera à 20 heures.
- Mardi 26 septembre :** WAVRE - Eglise Saint-Jean-Baptiste : Alexandre Lagoya, guitare (20 heures).
- Vendredi 6 octobre :** NIVELLES - Collégiale Sainte-Gertrude : l'Orchestre de Radio-Télévision Luxembourg, placé sous la direction de Louis de Froment (20 heures).
- Dimanche 15 octobre :** ORP-LE-GRAND - Eglise Saint-Martin : l'Orchestre de Chambre de Munich placé sous la direction de Hans Stadlmair avec, en soliste, Luc Capouillez, trompette (20 heures).
- Samedi 21 octobre :** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale : Tamas Vasary, piano (17 heures).
- Samedi 28 octobre :** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale : Aldo Ciccolini, piano (17 heures).

Prix : 180 F par concert et par personne. Ce prix est ramené à 150 F pour les jeunes, le 3e âge et les familles nombreuses (sur présentation de la carte de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges).

Abonnements : Aux neuf concerts : 1500 F. Ce prix est ramené à 1200 F pour les jeunes, le 3e âge et les familles nombreuses ;
Aux trois récitals de Villers-la-Ville : 500 F. Ce prix est ramené à 400 F pour les jeunes, le 3e âge et les familles nombreuses.

Vente des Cartes : Intercommunale du Brabant Wallon (I.B.W.), rue de la Religion 10, 1400 Nivelles. Tél. : (067) 22 71 11 (de 9 à 12 et de 13 à 16 heures).
J.M. « Maison Rosiéroise », rue du Bois du Bosquet 17, 1331 Rosières. Tél. (02) 653 36 11 (de 14 à 18 heures) ; (02) 366 12 08 (de 18 à 21 heures).
Tourisme Information Bruxelles (T.I.B.), rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles. Tél. (02) 513 89 40 (de 9 à 19 heures).

Nos Suggestions



NIVELLES

Le dimanche 1er octobre 1978 aura lieu le séculaire et pittoresque Grand Tour Sainte Gertrude (14 km dans la campagne nivelloise) auquel prennent part, chaque année, des milliers de pèlerins venus des quatre coins du pays et même de l'étranger.

Le départ aura lieu à 6 h 30. Le retour dans le centre de Nivelles est prévu vers 15 heures. A ce moment, un imposant cortège historique défilera dans les principales rues de la sémillante capitale du Roman Pays de Brabant. Un spectacle haut en couleur à ne manquer à aucun prix.



ORP-LE-GRAND

La superbe église romane d'Orp-le-Grand prôtera, le dimanche 15 octobre prochain, son cadre admirable à l'un des concerts organisés par le déjà célèbre Festival Musical du Brabant Wallon. Au programme de ce concert, qui débutera à 20 h, l'Orchestre de Chambre de Munich placé sous la direction de Hans Stadlmair avec, en soliste, Luc Capouillez (trompette).
Réservations : I.B.W., rue de la Religion 10 à 1400 Nivelles ; tél. (067) 22 71 11.

Librairie Michotte, rue J. Hagnoul 17 à 5960 Orp-le-Grand ; tél. (019) 63 31 46.
Librairie Deloge, rue de la Station 103 à 5960 Orp-le-Grand ; tél. (019) 63 37 01.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1978

- BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon « Bureau 78 » (jusqu'au 20 septembre) — Salle d'Exposition de la Maison du Tourisme « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : Neuf Artisans de Flandre Occidentale. Ouvert du lundi au vendredi, de 10 à 18 heures ; le samedi, de 14 à 18 heures. Fermé le dimanche (jusqu'au 24 septembre) — Hôtel de Ville (Salle des Milices) : Exposition Alfred Bactien (1873-1955). Ouvert tous les jours, de 13 à 19 heures (jusqu'au 25 septembre) — Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : Exposition consacrée à l'Intercommunale du Brabant Wallon (jusqu'au 29 septembre) — Au Centre Culturel de Bruxelles (ancienne église Saint-Nicolas à Neder-Over-Heembeek) : « Le Temps passé », exposition de documents dans le cadre de l'Année du Village — Les peintures et tapisseries de Monique Toupin (jusqu'au 1^{er} octobre) — Au Passage 44 : Exposition « Images des hommes » présentant les réalisations de dix-huit photographes européens (jusqu'au 8 octobre).
- GAASBEEK : Au Château : Exposition de faïences provenant de collections privées. Ouvert les mardis, mercredis, jeudis, samedis et dimanches, de 10 à 17 heures (jusqu'au 17 septembre).
- VOLLEZELE : Au Château de Steenhault : Exposition d'Art et d'Artisanat. Ouvert tous les jours, sauf les mardis, jusqu'au 30 septembre.
- WAVRE : En l'Eglise Notre-Dame de Basse-Wavre : Exposition consacrée au culte marial à travers les siècles. Ouvert tous les jours de 14 à 18 heures, jusqu'au 1^{er} octobre.
- 14 BRUXELLES : Fêtes breugheliennes de l'Ilot Sacré (jusqu'au 17 septembre).
- 15 HOEILAART : Fêtes du Raisin et du Vin (jusqu'au 18 septembre).
- 16 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon INTRATEL 78 (jusqu'au 24 septembre).
- SCHAERBEEK : Grand Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 17 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon BABY-SHOW et Salon VESTIRAMA (jusqu'au 20 septembre).
- 18 HOEILAART : Marché annuel (le matin). Cortège aux flambeaux (à 20 heures).
- 21 LOUVAIN-LA-NEUVE : Salle Jean Vilar, rue du Sablon : les Chœurs et l'Orchestre de Lausanne dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon (à 20 heures).
- 22 BRAINE-L'ALLEUD : Eglise Saint-Etienne : les Percussions de Strasbourg dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon (à 20 heures).
- BRUXELLES : Théâtre Royal de la Monnaie : le Ballet du XX^e Siècle, placé sous la direction de Maurice Béjart dans « La Gaïeté Parisienne » d'Offenbach et Rosenthal, dans le cadre du Festival de Flandre (jusqu'au 30 septembre).
- 23 NIVELLES : Collégiale Sainte-Gertrude : Exposition « Laurent Delvaux » (1696-1778). Tous les jours de 10 à 18 h, jusqu'au 29 octobre.
- 24 GAASBEEK : Au Château : Exposition G. Steel (jusqu'au 8 octobre).
- 25 LEUVEN (LOUVAIN) : Eglise Saint-Quentin : le Monteverdi Choir et l'Orchestra London dans les œuvres de Henry Purcell (Festival de Flandre). Egalement les 26 et 28 septembre dans la Grande Rotonde et le 29 septembre au Théâtre municipal.

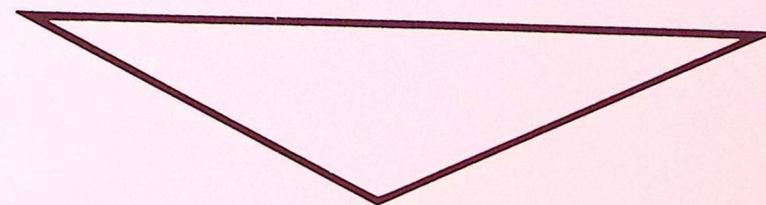
- 26 WAVRE : Eglise Saint-Jean-Baptiste : Alexandre Lagoya (guitare) dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon (à 20 heures).
- ZOUTLEEUW (LEAU) : Eglise Saint-Léonard : le New York Vocal Arts Ensemble dans les lieder de Mendelssohn, Cui, etc. (Festival de Flandre).
- 28 GRIMBERGEN : Eglise abbatiale : l'English Chamber Orchestra dans des œuvres de Vivaldi, Mozart et Respighi (Festival de Flandre).
- 29 BRAINE-L'ALLEUD : A la Maison communale : Exposition des photos du concours BRAINE VISION 78 (jusqu'au 8 octobre).
- 30 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : le BBC Symphony Orchestra dans des œuvres de Brückner (Festival de Flandre).
- IXELLES : Au Centre Culturel de Boondael (ancienne Chapelle de Boondael) : « Colour Nature Photography of Kenya », exposition de photographies. Ouvert tous les jours de 11 à 21 h. (jusqu'au 8 octobre).

OCTOBRE 1978

- 1 HAL : Procession mariale connue sous le vocable de Weg Om.
- NIVELLES : Grand Tour Sainte Gertrude (14 km à travers champs). Départ à 6 h 30. Retour à Nivelles vers 15 h, suivi d'un grand cortège historique.
- ORP-LE-GRAND : Procession de Sainte Adèle (à 15 heures).
- 2 DILBEEK : Marché annuel.
- 6 NIVELLES : A la Collégiale Sainte-Gertrude : l'Orchestre de Radio-Télévision Luxembourg dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon (à 20 heures).
- 7 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers — Salon de l'Ameublement (jusqu'au 22 octobre).
- 10 BRUXELLES : Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : Exposition des travaux de nos Intercommunales (jusqu'au 27 octobre).
- 14 ZELLIK : Marché annuel.
- 15 OHAIN : Au hameau de Ransbèche (Eglise Saint-Joseph) : Fête de la Saint-Hubert avec participation de centaines de cavaliers (à 10 heures).
- ORP-LE-GRAND : Eglise Saint-Martin : l'Orchestre de Chambre de Munich, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon (à 20 heures).
- 16 SCHEPDAAL : Marché annuel.
- 17 DWORP : Marché annuel.
- 18 IXELLES : Au Centre Culturel de Boondael (ancienne Chapelle de Boondael) : le peintre Janine Carion expose ses œuvres. Ouvert tous les jours, de 15 à 20 heures, jusqu'au 5 novembre.
- 22 WATERMAEL-BOITSFORT : Au Collège Saint-Hubert, 9, avenue Charle-Albert : Exposition historique « Watermael entre Boitsfort et Auderghem » (jusqu'au 28 octobre).
- 24 BRUXELLES : Au Centre International Rogier : Salon Sanitaire + Cuisine (jusqu'au 29 octobre).
- 25 BRUXELLES : Au Passage 44 : Exposition « 25 ans de télévision en Belgique » (jusqu'au 7 janvier 1979).
- 29 TERVUREN : Fête de la Saint-Hubert. Messe solennelle, bénédiction des petits pains et défilé de cavaliers (à 10 heures).



DES
MILLIONS
A GAGNER



LOTERIE
NATIONALE